

NUE
roman

Automne-hiver

En dehors du côté spectaculaire de certaines des robes créées par Marie dans le passé — la robe en sorbet, la robe en calycotome et romarin, la robe en gorgone de mer que paraient des colliers d'oursins et des boucles d'oreilles de Vénus —, Marie s'aventurait parfois, en marge de la mode, sur un terrain expérimental proche des expériences les plus radicales de l'art contemporain. Menant une réflexion théorique sur l'idée même de haute couture, elle était revenue au sens premier du mot couture, comme assemblage de tissus par différentes techniques, le point, le bâti, l'agrafe ou le raccord, qui permettent d'assembler des étoffes sur le corps des modèles, de les unir à la peau et de les relier entre elles, pour présenter cette année à Tokyo une robe de haute couture sans couture. Avec la robe en miel, Marie inventait la robe sans attaches, qui tenait toute seule sur le corps du modèle, une robe en lévitation, légère, fluide, fondante, lentement liquide et sirupeuse, en apesanteur dans l'espace et au plus près du corps du modèle, puisque le corps du modèle était la robe elle-même.

La robe en miel avait été présentée pour la première fois au *Spiral* de Tokyo. C'était le point d'orgue de sa dernière collection *automne-hiver*. A la fin du défilé, le mannequin surgissait des coulisses vêtu de cette robe d'ambre et de lumière, comme si son corps avait été plongé intégralement dans un pot de miel démesuré avant d'entrer en scène. Nue et en miel, ruisselante, elle s'avançait ainsi sur le podium en se déhanchant au rythme d'une musique entraînante et rythmée, les talons hauts, souriante, accompagnée d'un essaim d'abeilles qui la suivaient à la trace en bourdonnant en suspension dans l'air, aimanté par le miel, tel un nuage allongé et abstrait d'insectes vrombissants qui accompagnaient sa parade et tournaient avec elle à l'extrémité du podium dans une embardée virevoltante, comme une projection d'écharpe échevelée, sinieuse et vivante, grouillante d'hyménoptères qu'elle emportait dans son sillage au moment de quitter la scène.

Tel, du moins, était le principe. En pratique, les difficultés s'étaient multipliées, et la présentation de la robe en miel au *Spiral* de Tokyo avait nécessité des mois de travail et la mise en place d'une petite cellule spécialisée qui s'était consacrée exclusivement au développement du projet de la robe en miel. Dès le départ, il avait fallu choisir entre travailler avec de vraies abeilles ou de faire appel à un système de faux insectes téléguidés, en s'appuyant sur les travaux les plus récents de biorobotique, qui permettent d'envisager de minuscules robots aériens dotés de capteurs électroniques ventraux. Après examen de la question, et de nombreux échanges de courriers électroniques entre Tokyo et Paris, agrémentés de documents

jointes croquignolets qui contenaient des schémas complexes de prototypes volants miniaturisés, qui avaient des allures sibyllines de machines à voler de Léonard de Vinci, il apparut qu'il était techniquement possible de faire voler un essaim d'abeille sur un podium de mode. Le principal point positif mis en lumière par les collaborateurs de Marie était que les colonies d'abeilles sont dociles et suivent partout aveuglement leur reine (si une reine parvient à s'échapper d'une ruche, toute la colonie la suit dans la nature, de sorte que certains apiculteurs n'hésitent pas à couper les ailes de leurs reines pour éviter de tels exodes collectifs). Lors d'un premier voyage préparatoire que Marie avait fait au Japon, son assistant lui avait arrangé un rendez-vous avec un apiculteur corse qui vivait à Tokyo, et Marie s'était retrouvée à déjeuner dans un restaurant panoramique de Shinjuku avec un certain M. Tristani, ou Cristiani (dont le prénom n'était rien moins que Toussaint), petit homme sympathique, débonnaire, vêtu de tweed, de chevrons, de beige et de bordeaux. M. Tristani, ou Cristiani, avait le poignet dans le plâtre et le bras en écharpe, et portait d'épaisses lunettes aux verres teintés qui cachaient un regard aigu, rusé et méfiant. Il avait écouté Marie lui exposer les grandes lignes de son projet sans un mot, le regard attentif, grave, légèrement soucieux, en hochant la tête, le poignet dans le plâtre, détachant de temps à autre maladroitement un filet de sole de sa main valide, puis, posant son couteau à poisson sur la nappe, il ramassait sa fourchette et avalait une bouchée d'un air douloureux, et même préoccupé, car, s'il avait bien compris, l'idée consistait à recouvrir un top-model de miel. *Piombu !* M. Tristani, ou Cristiani, n'apportait pas beaucoup d'éléments de réponse aux multiples interrogations de Marie, se contentant d'éluder les questions avec une expression fataliste en esquissant un geste d'impuissance de la main, et, reprenant son couteau à poisson, il se remettait à défaire longitudinalement son filet de sole, en jetant à l'occasion un coup d'oeil rêveur sur le quartier administratif de Shinjuku qui s'étendait dans la brume derrière la baie vitrée. Il restait résolument perplexe, répondait à côté, ou évasivement, aux questions techniques précises que Marie avait préparées à son intention (agenda ouvert à côté d'elle sur la nappe, liste de questions, qu'elle cochait à mesure), sans jamais obtenir le moindre renseignement utile, à croire que Toussaint n'y connaissait rien aux abeilles, ou que l'apiculture n'était pour lui qu'une couverture. Leur collaboration s'en était tenu là, ils s'étaient séparés au bas des ascenseurs à la fin du repas, et il lui avait offert un pot de miel avant de prendre congé (qui avait donné à Marie l'idée du sous-titre du défilé : *Maquis d'Automne*). Finalement, Marie avait travaillé avec un apiculteur plus bohème, un Allemand installé dans les Cévennes puis dans l'Hokkaido, légèrement homosexuel et follement amoureux d'elle, selon Marie (ou le contraire), qui ne contredisait jamais personne et était prêt à faire ce qu'on voulait de ses abeilles pourvu qu'on lui signât des dérogations et des dégagements de responsabilité pour les autorités sanitaires japonaises et qu'on lui offrît pas mal de blé en contrepartie. Il aurait peut-être été parfait, cet homme, s'il ne s'était adjoint les services d'un autre Cévenol germanique qui venait également de l'Hokkaido (une sorte d'idéaliste illuminé qu'on ne trouve plus que dans le miel), qui se faisait fort de dresser la reine pour le défilé et en avait fait une démonstration ahurissante dans les bureaux de Tokyo de la maison de couture *Allons-y Allons-o*, devant tout le staff des collaborateurs japonais de Marie, designers et graphistes vêtus de noirs, avec de fines lunettes à monture en titane, besaces en bandoulière croisées sur la poitrine, graves et sceptiques, réunis en arc de cercle devant une table à tréteaux vide, où,

sans la moindre abeille, le gars leur avait fait un numéro pathétique de dompteur de puces, comme dans une vieille plaisanterie, où le dompteur, égarant ses protégées, les appelant par leur nom, les retrouvant, leur faisait faire des acrobaties et des triples sauts périlleux (tout le monde était ressorti de la réunion consterné — et Marie avait viré le type).

La préparation de la robe en miel avait également posé d'épineuses questions juridiques, d'assurances et de contrat. Lorsque, au terme d'un long casting organisé dans les bureaux de la maison *Allons-y Allons-o* à Tokyo, le modèle fut choisi pour la robe en miel, une jeune Biélorusse d'à peine dix-sept ans, les avocats de Marie travaillèrent plus d'un mois pour mettre au point le contrat définitif avec l'agence Rezo de Shibuya, contrat de plus de quinze pages qui contenait des quantités d'avenants et des clauses inhabituelles en raison de la spécificité de la prestation. Le mannequin fut invitée à passer plusieurs visites médicales, dut consulter un dermatologue et un allergologue, et des tests furent programmés dans une clinique privée pour vérifier que sa peau pouvait supporter sans risque d'eczéma ou d'irritation un contact massif de miel sur la totalité du corps. Les premières répétitions eurent lieu sans les abeilles (la ruche voyagea par camion de l'Hokkaido seulement quelques jours avant le défilé). L'immeuble *Spiral* avait été entièrement réaménagé, le café et les boutiques fermés au public, et le podium avait été dressé dans le prolongement de la fameuse rampe en spirale qui descend du premier étage le long des murs de marbre blanc. Toutes les baies vitrées du bâtiment avaient été borgnolés par de grands drapés de velours noirs. La dernière répétition eut lieu dans les conditions réelles du défilé, parmi les lumières ambrées des poursuites, des électriciens encore juchés sur des échelles pour régler la position des spots. La scène était recouverte d'épaisses bâches protectrices argentées, et le mannequin, en tennis blanches délacées et maillot de bain deux pièces bleu pâle à fleurs jaunes, un iPod à la taille qu'un réseau de fils emberlificotés reliait à ses oreilles, prenait une série de départs chronométrés par des assistants bardés de matériel informatique, des ordinateurs portables traînaient partout dans les coulisses, abandonnés ici et là sur le sol du podium. Le staff complet des collaborateurs japonais de Marie avait maintenant pris ses quartiers au *Spiral*. Ils avaient envahis les chaises noires laquées réservées aux spectateurs au pied du podium et regardaient le mannequin accomplir une série de trajets complets à vide en partant des coulisses, sans miel et suivi de nul insecte, traversant le podium dans ses tennis délacés de son pas nonchalant, la moue boudeuse et la démarche éthérée, tandis que des techniciens son, émergeant d'un désordre de flight caisses argentées, réglaient les niveaux sonores derrière leurs consoles, interrompant parfois la musique, pour la faire repartir par brusques bouffées tonitruantes.

Le jour du défilé, quelques minutes avant l'entrée en scène de la robe en miel, régnait encore une effervescence de ruche dans les coulisses. Le mannequin, debout sur un mini tabouret disposé sur une bâche transparente, attendait, nue, la peau lisse et le sexe rasé, elle ne portait plus qu'un string couleur chair d'à peine deux centimètres de large qui lui couvrait le pubis, et plusieurs maquilleuses, debout à ses côtés, travaillaient sur les parties de son corps qui resteraient découvertes pendant le défilé, couvrant son visage et ses mains de poudre de riz qu'elles appliquaient à la houppette pour faire ressortir sur sa peau, par contraste, l'ambre de

la robe de miel qu'elle ne portait pas encore. Plus loin, à côté d'étagères qui contenaient des alambics et des ballons en verre, des récipients à décantation, des creusets en graphite, un essaim d'assistants japonais androgynes s'activaient comme des laborantins autour de la cuve en inox qui contenait le miel, glissant des éprouvettes dans la substance gluante pour recueillir des échantillons dont ils étudiaient la couleur et la viscosité à la loupe, introduisant un thermomètre dans la cuve pour prendre la température du mélange afin que le miel eût l'exacte consistance souhaitée au moment de l'enduire sur le corps du modèle. Quand le mannequin fut prêt, étonnant corps lunaire épilé et poudré, les mains, la face et le décolleté couverts de poudre blanche, les assistants, se mettant à l'ouvrage, commencèrent à la peindre au pinceau, répartissant le miel sur son corps, l'un agenouillé le long de sa cuisse avec une courte brosse en poils de martre, un autre debout sur un escabeau qui lui enduisait le dos et les épaules au rouleau, tandis que d'autres encore lissaient le miel sur ses chairs, tapotaient délicatement sa peau avec des compresses de gaze fines et humides et qu'une grappe de jeunes stagiaires en blouse blanche tournaient autour de son corps immobile pour unifier la couche fraîchement posée à l'aide de sèche-cheveux afin de donner une ultime touche de laqué à la robe. Une habilleuse accourut avec les chaussures à talons aiguille et les présenta au modèle qui se hissa dessus en prenant appui sur les épaules d'assistants accroupis, une jambe après l'autre, tandis qu'on l'accompagnait en se pressant vers les coulisses en lui faisant un dernier raccord coiffure.

Et, alors, en une fois, au déclenchement de la musique, le modèle s'élança et traversa le podium, suivi de l'essaim d'abeille qui s'était calqué sur son allure, la suivant dans un bourdonnement magique de milliers d'insectes qui couvraient les exclamations admiratives des spectateurs. C'était une réussite inespérée, le modèle avait atteint l'extrémité du podium, elle avait observé une légère pause qu'elle avait marquée en se déhanchant, une main sur la taille, et elle était repartie en sens inverse, quand le miracle s'était produit, l'essaim d'abeilles avait fait demi-tour en prenant exactement le virage à son diapason, avait tourné au plus large en survolant les spectateurs par-delà le podium en provoquant de nouvelles exclamations admiratives, cela n'avait pas duré trente secondes et déjà le modèle revenait sur ses pas, quand, au moment de rejoindre les coulisses, elle eut un quart de seconde d'hésitation devant les deux sorties qui se présentaient à elle — une à gauche et une à droite — et, se souvenant de la consigne particulière de sortir par la gauche pour permettre aux abeilles de rejoindre leur ruche, elle se ravisa au dernier instant pour changer de direction, et, dans ce quart de seconde, dans cette infime hésitation, tout se brisa, s'écroula, le charme se rompit et elle trébucha sur le podium, s'écroula par terre, elle sentit le souffle bruyant des abeilles fondre immédiatement dans son dos, et ce fut alors, à la seconde, la curée, les abeilles la piquèrent de toutes parts, sur les épaules, sur les seins, dans la nuque, dans les yeux, dans le sexe, à l'intérieur du sexe, le mannequin recroquevillé par terre qui se protégeait le visage des mains, se débattant, chassant les assauts des abeilles d'un bras impuissant, se redressant sur les genoux et fuyant à quatre pattes, mais retombant par terre, de nouveau vaincue, comme une torche vivante, immolée, qui se contorsionnait sur le podium, plusieurs personnes s'étaient jetés hors des coulisses pour lui venir en aide, des assistants affolés, impuissants, l'apiculteur allemand qui avait surgi comme un personnage de Grand Guignol, lourdaud et empêtré, dans sa combinaison intégrale blanche de

cosmonaute, les gants épais, le masque grillagé sur le visage, des pompiers japonais, des extincteurs à la main, qui s'étaient mis en position au-dessus du mannequin, mais hésitaient à s'en servir de peur d'aggraver le mal.

Et c'est alors que le rideau s'était soulevé et que Marie, lentement, avait fait son apparition sur scène pour saluer le public, comme si elle avait tout orchestré, comme si c'était elle qui était à l'origine de ce tableau vivant, le mannequin martyr entouré de multiples figures de douleur figées, les visages européens, asiatiques, interdits, ralentis, arrêtés, comme dans une vidéo de Bill Viola, avec, autour de la figure centrale du tableau toujours écroulée sur scène sous un essaim d'abeilles, les effigies casquées et lourdement costumées de l'apiculteur et des pompiers qui se faisaient face, leurs extincteur à la main, les genoux fléchis, comme à jamais arrêtés dans un geste d'urgence interrompu. Car, refusant de se laisser vaincre par la fatalité, Marie avait assumé le hasard et elle avait revendiqué l'image, au point de jeter un doute dans l'esprit des spectateurs, comme si la scène entière avait été préméditée. Mais, peu importe que la scène eût été préméditée ou non, l'image avait surgi, dans la réalité ou dans l'imagination de Marie, et elle se l'était appropriée : en se présentant sur scène, elle avait signé le tableau, elle avait apposé sa signature sur la vie même, ses accidents, ses hasards et ses imperfections.

Au retour de l'île d'Elbe, après le grand incendie de la fin de l'été précédent, nous sommes rentrés à Paris chacun chez soi, Marie dans l'appartement de la rue de la Vrillière et moi dans le petit deux pièces de la rue des Filles-Saint-Thomas où je m'étais installé depuis notre séparation. Au moment de descendre du taxi (nous avons pris le même taxi depuis Roissy pour rejoindre Paris), j'ai ouvert la portière et j'ai pris congé de Marie en me contenant de lui dire « salut » d'un ton neutre. Peut-être n'y aurait-il pas eu la présence du chauffeur de taxi qui attendait au volant pour continuer sa route vers la rue de La Vrillière, j'aurais pu m'épancher davantage et laisser libre cours à l'émotion que je ressentais de devoir quitter Marie après les deux semaines heureuses que nous venions de passer ensemble à l'île d'Elbe. Il y eut un léger moment de flottement, je regardais toujours Marie qui était assise au fond du taxi dans l'encoignure de la banquette, je perçus une interrogation muette dans son regard, comme si elle attendait quelque chose — un dernier geste, un aveu —, mais je ne dis rien de plus et j'avançai simplement la main vers elle. Je fis légèrement pression sur son poignet en le caressant en même temps pour lui dire au-revoir. Elle me sourit avec douceur et me dit, avec une lueur de complicité amusée, d'une voix rêveuse, conquise, ensorceleuse : « Toi, dès que ta main m'effleure, mmmh. »

Je l'ignorais sur le moment, mais ce fut là sans doute la dernière chose aimable qu'elle allait me dire dans les mois qui suivirent. En retrouvant le petit deux-pièces de la rue des Filles-Saint-Thomas dans la morne grisaille parisienne de ce début d'après-midi de septembre, je me suis senti immédiatement abattu, comme si j'anticipais déjà les jours de désœuvrement qui m'attendaient. J'ai posé mon sac de voyage dans le vestibule, et j'ai fait le tour de l'appartement vide. Ici et là, dans l'entrée et dans les couloirs, reposaient des valises et quelques caisses en carton auxquelles je n'avais pas touché depuis mon déménagement. Cela sentait le renfermé dans les pièces vides, un mélange d'humidité qui provenait du dehors et de vieille chaleur estivale accumulée en mon absence. Le lit n'était pas fait dans la chambre, les draps froissés, bosselés de froufroutements de vaguelettes de coton blanc. Un pantalon de pyjama traînait par terre, et une bouteille d'eau minérale était restée sur le bureau. Je m'avançai jusqu'à la fenêtre et je regardai dehors, la rue était déserte. Je portai le regard au loin, jusqu'à la Bourse, où venait de disparaître le taxi qui avait emporté Marie.

Je me tenais debout à la fenêtre, et je regardais la rue mouillée en contrebas, les trottoirs luisants d'humidité. Quelques passants s'éloignaient sous des parapluies, et cette image familière de Paris — Paris, la grisaille et la pluie — me parut alors particulièrement dépaysante au regard des journées de soleil et de ciel bleu limpide que j'avais connues sans interruption depuis deux semaines à l'île d'Elbe. Là-bas, à chaque heure, j'avais été au contact de Marie, nous nous voyions constamment, nous prenions nos repas en tête à tête sur la terrasse et allions nous baigner ensemble, je frôlais ses bras nus dans les couloirs de la maison et j'effleurais sa taille en descendant les sentiers qui menaient à la mer, et, même si je n'ignorais pas que nous étions séparés, je ne souffrais pas le moins du monde de la séparation puisque nous étions tout le temps ensemble. C'était même ainsi, et uniquement ainsi, que je concevais la séparation avec Marie, en sa présence.

En réalité, je pensais que Marie me téléphonerait très vite. J'imaginai même, à ce moment-là, que, dans les prochains jours, Marie me proposerait de revenir habiter avec elle rue de La Vrillière. Je savais bien qu'elle ne l'exprimerait jamais en ces termes, mais ce que j'espérais secrètement, c'est que les choses se feraient naturellement, et que, dans la foulée du séjour à l'île d'Elbe, nous nous reverrions tellement souvent dans les prochains jours, et avec tellement de plaisir implicite et de tendresse retrouvée, qu'un soir, naturellement, elle me proposerait de rentrer en sa compagnie rue de La Vrillière après un dîner au restaurant et que je passerais la nuit avec elle, pour ne repartir qu'au petit matin, puis, l'expérience se renouvelant avec le même naturel, je repartirais de plus en plus tard, pour ne plus repartir du tout et faire la jonction, rapportant, au gré de mes besoins, quelques affaires de la rue des Filles-Saint-Thomas à la rue de La Vrillière, rêvant en somme d'un déménagement inverse de celui que j'avais effectué au début de l'année à mon retour du Japon, mais cette fois en douceur, par étapes, progressivement, vêtement par vêtement, livre par livre, un objet à la fois, mon ordinateur, ma brosse à dent, mon appareil-photo, et non pas toutes mes caisses ensemble, pour faire place nette et dégager, comme j'avais dû le faire dans la douleur au début de l'année, quand j'avais fait appel à une société de taxis camionnettes pour le déménagement.

Je n'osais pas me l'avouer explicitement, mais ce j'attendais maintenant à la fenêtre, c'était — déjà — un coup de téléphone de Marie. J'espérais recevoir son coup de téléphone avant d'avoir même quitté la fenêtre, avant même d'avoir eu le temps de faire quoi que ce soit dans l'appartement, ouvrir mon courrier ou défaire mes bagages, pour pouvoir lui dire, en décrochant, avec une modestie amusée peut-être teintée d'un zeste de triomphe : « déjà ?! », et cette interminable demi-heure que je passai là devant la fenêtre à attendre vainement le coup de téléphone de Marie fut comme un condensé en miniature des deux mois d'attente que j'allais vivre en attendant un signe de sa part. Dans les premiers instants, c'était encore la fièvre et l'impatience qui dominaient, le sentiment amoureux réactivé par les jours passés ensemble à l'île d'Elbe, le désir intact d'entendre sa voix au téléphone — sa voix peut-être intimidée, douce, enjouée, qui me proposerait de nous revoir dès le soir même —, puis, à mesure que les minutes passèrent, et, bientôt, les heures, les jours et les semaines, sans que Marie ne se manifestât en aucune manière, mon impatience initiale fit place peu à peu au fatalisme et à la résignation. Mes sentiments à l'égard de Marie passèrent alors progressivement de la tendresse impatiente des premiers instants à une sorte d'agacement que j'essayais encore de contraindre. Mais, à mesure que le temps passait (les minutes, et bientôt le mois de septembre en entier), je ne cherchai plus à rien contraindre et je finis par laisser libre cours à mon ressentiment. Sa dernière inconstance, de m'inviter à passer deux semaines à l'île d'Elbe pour me négliger ensuite et ne plus me faire aucun signe, n'était que l'ultime manifestation de sa désinvolture. Mais, jusqu'à présent, c'était exclusivement quand je me trouvais en sa présence que Marie m'agaçait — c'était alors ses manières qui m'irritaient, son impulsivité, son indépendance, ses volte-face, ses contretemps, des bricoles, des détails infimes, des riens, futiles, exaspérants, sa façon enjouée de tout égarer et de laisser les fenêtres et les tiroirs ouverts (le pire, les tiroirs ouverts, l'impardonnable), bref, ce qui faisait peut-être l'essence même de son charme, que je voyais soudain inversé, comme un négatif photographique qui présente la face opposée d'une même chose, et que, dès qu'elle n'était plus là, dès

que cette Marie crispante au possible disparaissait de ma vue, toute irritation s'évanouissait comme par enchantement pour laisser s'épanouir dans mon esprit une autre Marie, également réelle, la Marie qui m'avait séduit dès le premier instant. Aussitôt, alors, elle me manquait, et je voulais la revoir, rien n'aiguïsait autant mon amour pour elle que son éloignement, je ne parle même pas de son absence. Mais, ce qui était nouveau maintenant, depuis notre retour de l'île d'Elbe, c'est qu'elle réussissait l'exploit de m'agacer même quand elle n'était pas là. Cette irritation nouvelle, cet agacement plus foncier, qui était en train de prendre naissance là devant la fenêtre de ma chambre tandis que j'attendais son coup de téléphone était peut-être le signe que j'étais en train de me préparer intérieurement à notre séparation et que je commençais insensiblement à m'y résoudre — à ceci près, et la nuance est de taille, qu'il se pouvait très bien que, si Marie m'agaçait ainsi « quand » elle n'était pas là, c'était peut-être tout simplement « parce que » elle n'était pas là.

Il y avait aussi ceci d'étrange et de constant dans mon amour pour Marie, c'est que dès que quelqu'un s'avisait de la critiquer, fût-ce moi-même, et avec les meilleures intentions du monde — à bon droit, en quelque sorte — je ne pouvais m'empêcher de voler immédiatement à son secours, comme dans certains couples, où celui qui défend bec et ongles son conjoint est pourtant le mieux placé pour connaître l'étendue de ses défauts. En fait, je n'avais pas besoin de détracteurs extérieurs pour penser tout le mal qu'il convenait de Marie, je me suffisais amplement. Je savais très bien que Marie était tuante, elle était sans doute la personne la plus éprouvante que je connaissais. Je savais pertinemment, avec ses détracteurs, qui n'en savaient pas le quart, qu'elle était superficielle, légère, frivole et insouciante, mais j'avais à peine effleuré mentalement cette litanie de qualificatifs dépréciatifs, que je voyais aussitôt la face opposée de ces griefs, leur face secrète, interne, dissimulée aux regards, comme la doublure cachée d'une parure trop voyante. Car si des éclairs de paillettes aveuglaient parfois le premier regard qu'on portait sur Marie, ce serait la méconnaissance de la restreindre à l'écume de mondanités qui bouillonnait en permanence dans son sillage. Une vague plus consistante la portait dans la vie, intemporelle, inéluctable. Ce qui caractérisait Marie, et rien d'autre, c'était l'émanation soudaine d'un jaillissement de joie pure, qui la submergeait parfois dans un surgissement de larmes sur ses joues — et quand, dans ses larmes, je voyais éclore un sourire, elle était émouvante comme personne, mon amour.

J'ignore si Marie était consciente qu'elle recelait ainsi cette forme d'exaltation particulière, mais tout, dans son attitude, témoignait chez elle de cette aptitude à pouvoir s'harmoniser intimement avec le monde. Car de même qu'il existe un sentiment océanique, on peut parler en ce qui concerne Marie de *disposition océanique*. Marie — et elle seule — avait cette capacité singulière, ce don, cette faculté miraculeuse, de parvenir, dans l'instant, à ne faire qu'un avec le monde, de connaître l'harmonie entre soi et l'univers, dans une dissolution absolue de sa propre conscience. Tout le reste de sa personnalité — Marie, femme d'affaires, Marie chef d'entreprise, qui signait des contrats et faisait des transactions immobilières à Paris et en Chine, qui connaissait le cours du dollar au quotidien et suivait l'évolution des places boursières, Marie, créatrice de mode qui travaillait avec des dizaines d'assistants et de collaborateurs dans le monde entier, Marie, femme de son temps,

active, débordée et urbaine, qui vivait dans des grands hôtels et traversait en coup de vent les halls d'aéroports derrière des lunettes noires en trench-coat mastic dont la ceinture pendait au sol en poussant devant elle deux ou trois chariots qui contenaient des monceaux de bagages, valises, sacs, pochettes, cartons à dessins, rouleaux à photos, quand ce n'était pas un fauteuil pliant en osier ou les cages à perruches qu'elle avait ramenées de l'île d'Elbe (mais vides heureusement, car elle transportait rarement des animaux vivants, à part, accessoirement, un pur-sang — une paille — la dernière fois qu'elle était revenue de Tokyo) —, la caractérisait également, mais seulement superficiellement, l'englobait sans la définir, la cernait sans la saisir, et n'était que vapeurs et embruns au regard de cette disposition foncière qui seule la caractérisait entièrement, la *disposition océanique*. Marie, toujours, trouvait intuitivement l'accord spontané avec les éléments naturels, avec la mer, dans laquelle elle se fondait avec délices, nue dans l'eau salée qui enrobait son corps, avec la terre, sèche ou un peu gluante quand elle venait d'être arrosée, dont elle aimait le contact physique, primitif et grossier, dans la paume de ses mains. Marie ignorait la dimension sociale de l'existence, même si elle atteignait d'instinct sa dimension cosmique, et elle se comportait avec la même simplicité naturelle avec toutes les personnes avec qui elle était en relation, ignorant l'âge et le protocole, la préséance et l'étiquette, et déployant, avec chacun, les mêmes gentilles attentions, les mêmes grâces de finesse et de bienveillance, les charmes de son sourire et de sa silhouette, que ce soit un ambassadeur qui la recevait à dîner dans sa résidence en marge d'une exposition, la femme de ménage avec qui elle s'était faite copine ou le dernier stagiaire engagé dans la maison de couture *Allons-y Allons-o*, ne voyant en chacun d'eux que l'être humain qu'ils étaient sans s'intéresser le moins du monde à leur rang, comme si, sous les atours de l'adulte qu'elle était devenue, et sa prestance d'artiste reconnue, c'était l'enfant qu'elle avait été qui subsistait encore dans la société, avec son fond inaltérable de bonté innocente. Il y avait pour elle comme une abstraction radicale de la réalité sociale des choses, une abrasion, et elle déambulait en permanence dans la vie comme si elle était nue, le « comme » étant même superflu, tant elle évoluait souvent vraiment nue dans le monde, non pas comme les cordonniers qui sont toujours les plus mal chaussés, parce qu'elle était couturière, mais parce que cette nudité, partielle ou de préférence totale, à la maison ou dans les jardins de la propriété de l'île d'Elbe, au nez éberlué de créatures qui la suivaient des yeux avec ravissement, papillon qui avait trouvé son alter ego dans la nature ou petits poissons émoustillés qui frétilaient entre eux dans la mer, quand ce n'était pas moi-même le spectateur privilégié, le témoin fortuit de son innocente lubie, qui pour un rien la faisait se balader à poil sous une vieille chemise bleu de son père dans les jardins de la propriété, mais parce que cette nudité était le signe de son adéquation consubstantielle au monde, dans ce qu'il a de plus essentiel et permanent depuis des centaines de milliers d'années.

Je regardais cette rue pluvieuse et grisâtre de Paris par la fenêtre de ma chambre et c'était ces images de Marie à l'île d'Elbe qui me venaient à l'esprit, Marie nue dans la mer ou plus nue encore, car offerte aux regards, qui se faisait sécher au soleil sur les rochers. Je laissais mes rêveries vagabonder librement à la fenêtre et Marie m'apparaissait en pensées et s'activait littéralement en moi, sans que je fasse le moindre effort de conscience délibéré. J'ignore si elle savait combien elle était vivante à ce moment-là dans mon esprit, comme si, à côté de la Marie réelle qui

devait avoir rejoint maintenant l'appartement de la rue de La Vrillière, où elle avait dû commencer à défaire ses valises, se trouvait une autre Marie, libre, autonome, indépendante d'elle-même, qui n'existait que dans mon esprit, où je la laissais se mouvoir librement et s'animer dans mes pensées, tandis qu'elle s'incarnait dans la propriété de son père et se mettait à nager nue dans mes souvenirs. Je la revoyais alors dans le petit jardin de l'île d'Elbe, cette Marie dédoublée, ma Marie personnelle — cette peste, mon amour, mon anarchiste —, vêtue d'un simple maillot de bain, qu'elle avait abaissé et roulé à la taille parce qu'elle avait trop chaud, et parfois même vêtue de moins encore qu'un maillot de bain (seul un sarment de vigne ou de chèvrefeuille jetait alors un voile pudique sur son intimité comme dans les tableaux de la peinture classique). Je m'avançais mentalement vers elle dans l'allée, et je devinais sa silhouette dénudée à travers les branchages du petit jardin qui frémissaient de brise légère, la peau de ses épaules ocellée de miroitements de soleil, accroupie au pied d'une jarre, malaxant le terreau à pleine main et tassant, égalisant, la terre autour de jeunes pousses qu'elle venait de replanter et qu'elle arrosait en regardant le jet maigrelet qui coulait du tuyau avec une extrême attention, une sorte de fixité méditative qui semblait absorber toute sa personne (je lui effleurais l'épaule en la rejoignant dans le jardin et je lui disais incidemment qu'à défaut de maillot de bain, elle pourrait peut-être mettre un chapeau — ça se fait, quand on est toute nue —, et elle haussait les épaules, ne répondait même pas). Et je me rendais compte alors que j'étais en train de ressasser toujours les mêmes visions, que c'était toujours les mêmes images estivales de Marie qui me venaient en tête, comme filtrées dans mon esprit, épurées des éléments désagréables, et rendues plus attendrissantes encore par la distance qu'elles commençaient à prendre dans le temps depuis mon retour de l'île d'Elbe. Mais tout véritable amour, et, plus largement, tout projet, toute entreprise, fût-ce l'éclosion d'une fleur, l'épanouissement d'un arbre ou l'accomplissement d'une oeuvre, n'ayant qu'un seul objet et pour unique dessein de persévérer dans son être, n'est-il pas toujours, nécessairement, un ressassement ? Et, quelques semaines plus tard, reprenant cette idée de l'amour comme ressassement ou continuelle reprise, j'aiguise encore un peu ma formulation, en demandant à Marie, si l'amour, quand il durait, pouvait être autre chose qu'une resucée ?

Je ne sais combien de temps s'était écoulé depuis mon retour dans l'appartement, mais le jour commençait à tomber dans la rue des Filles-Saint-Thomas, et je n'avais pas bougé de la fenêtre, j'espérais toujours être surpris par le coup de téléphone de Marie dès les premiers instants de mon retour à Paris. La rue s'était quelque peu animée, quelques enseignes s'étaient allumées aux abords de la Bourse. Un des immeubles de la rue, en face de moi, était en travaux. Au troisième étage, un appartement avait été entièrement désossé, la façade avait disparu et laissait ses entrailles à nu, comme après un ouragan ou un tremblement de terre. Trois ou quatre ouvriers allaient et venaient là sur des bâches en plastique qui recouvraient le plancher de ce qui avait dû être un jour un salon, éclairés par des lampes de chantier et des halogènes. La scène avait quelque chose si ce n'est d'hallucinogène, de très peu parisien (ou je ne m'y connais pas), et semblait plutôt se dérouler dans une grande métropole asiatique. Je regardais cet immeuble en construction éclairé en face de moi dans la nuit tombante, et je repensais au voyage que nous avons fait au Japon avec Marie en début d'année. C'est là que tout avait commencé, ou plutôt que tout s'était achevé pour nous, car c'est là que nous avons rompu, dans une chambre d'un grand hôtel de Shinjuku. C'est là, dans cette chambre d'hôtel, que j'avais parlé pour la dernière fois à Marie lors de ce séjour au Japon. Ou bien était-ce le lendemain, juste avant de m'en aller brusquement à Kyoto. Je ne sais plus, peu importe. Toujours est-il que nous étions partis ensemble au Japon, et que nous étions rentrés séparément, chacun pour soi, sans plus se parler, sans plus se donner aucun signe de vie. A mon retour à Paris, officialisant en quelque sorte notre rupture, je me suis installé rue des Filles-Saint-Thomas et nous ne nous sommes plus revus, ou à peine, jusqu'à cette nuit tragique de juin de la mort de Jean-Christophe de G. Mais ce que Marie ignorait — et qu'elle ignore toujours — c'est que j'étais présent, moi aussi, le soir du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa.

Car il y a beaucoup de choses que Marie ignorait encore sur la fin de mon séjour au Japon. A mon retour à Tokyo — car je suis repassé à Tokyo après le bref passage que je fis à Kyoto —, j'ai pris une chambre sans prévenir personne dans un petit hôtel de la chaîne Toibu (à l'enseigne d'un pâle trèfle vert stylisé, si je me souviens bien), non loin de la station JR de Shinagawa. J'ai passé là trois ou quatre jours seul à Tokyo, désœuvré, passant la plupart de mes après-midi allongé sur mon lit dans cette chambre exiguë. N'ayant pas réussi à joindre Marie au téléphone le soir de mon retour à Tokyo, les choses se sont nouées inextricablement pour moi, et je n'ai plus trouvé la force ou l'énergie de la rappeler par la suite dans la chambre déserte du grand hôtel de Shinjuku où elle devait attendre de mes nouvelles. Mais, comme je connaissais la date du vernissage de son exposition, j'ai résolu de la retrouver là — sans la prévenir, pour lui faire la surprise en quelque sorte.

Le soir du vernissage, je me suis préparé dans la petite chambre d'hôtel. Je me suis douché, je me suis rasé avec soin dans l'étroit cabinet de toilette. De la vapeur embuait le miroir, et je devinais à peine mon visage dans la brume. A mesure que je détachais des rectangles de mousse de mes joues, de mon cou, dans ce geste rituel que j'accomplissais depuis plus de vingt ans, j'avais le sentiment de me retrouver peu à peu, de refaire surface après une longue absence, une parenthèse douloureuse de ma vie, sentiment encore renforcé par le fait que, la buée se

dissipant peu à peu, mon visage réapparaissait progressivement dans le miroir, se recomposait par fragments, comme un puzzle aléatoire qui s'assemble, libérant d'abord le regard — l'inquiétude du bleu gris de mes yeux —, le nez, puis la bouche, les lèvres, le menton. Lorsque mon visage fut de nouveau complet, rasé et comme entièrement reconstitué, je me mis à l'examiner. Je regardais mes traits posément, mes pupilles se déplaçaient imperceptiblement le long de mes pommettes. Je survolais lentement mon visage du regard, je le détaillais longuement, curieux, attentif, essayant de guetter ce que je ressentais maintenant, à quelques heures de retrouver Marie après avoir disparu ainsi plusieurs jours sans la prévenir. Je ne sais pas — de l'inquiétude, cette anxiété diffuse qui ne me quittait plus.

J'enfilai mon grand manteau gris noir et je quittai la chambre en début de soirée. Dehors, il faisait nuit, l'air était frais. L'atmosphère était très claire, pure, transparente. J'avais laissé derrière moi les lumières de la station de JR de Shinagawa, et je marchais le long d'un boulevard qui avait des allures d'autoroute urbaine peu éclairée, examinant entre mes doigts le plan sommaire que j'avais griffonné sur un papier, guettant le moment où je devrais tourner à gauche pour rejoindre le musée. C'est alors que j'aperçus au loin la façade sombre du siège social d'une grande société japonaise et que je fis un étonnant lapsus visuel, en lisant SORRY, plutôt que SONY, en lettres de néon bleutées au fronton du bâtiment qui se dressait dans la nuit. Je passai devant l'étrange inscription murale silencieuse qui avait surgi dans mon esprit comme un aveu subliminal destiné à Marie, et, continuant de progresser ainsi perdu dans mes pensées, je me rendis compte que je m'étais avancé trop loin et je finis par revenir sur mes pas en approchant de Gotenda. Je ne sais combien de temps je tournai ainsi dans le quartier. Je m'étais égaré, l'inquiétude s'était emparée de moi, la peur de m'être perdu s'ajoutant à l'anxiété que j'éprouvais à la perspective de retrouver Marie.

Il régnait une grande animation lorsque je débouchai sur le parking de l'hôtel de luxe qui jouxtait le *Contemporary Art Space* de Shinagawa. Une multitude de taxis arrivaient et déchargeaient des clients qui se rendaient à l'exposition, repartaient dans la nuit dans un ballet ralenti de pinceaux de phares, tandis que d'autres taxis arrivaient, isolés, des reflets fluides ondulant sur le métal des portières. Des voitures officielles et quelques limousines étaient garées le long d'un bosquet qui jouxtait le parking, et les chauffeurs gantés, la casquette à la main, attendaient en fumant une cigarette dans la pénombre. Un policier harnaché d'un gilet jaune autoréfléchissant réglait la circulation dans les contre-allées, guidaient les voitures d'un mouvement ralenti de matraque lumineuse le long de barrières disposées en épi. De toutes parts, des groupes d'invités s'attardaient sur le parking, en habits de soirée, une invitation à la main, comme avant un concert, devant un Opéra, avec ici et là quelques tenues plus excentriques, lunettes colorées extralarges et coiffures voyantes, écharpes fluorescentes et touches de rose flashy. Certains invités s'étaient déjà engagés dans l'allée, et je m'étais mis à suivre le mouvement, je descendais le chemin en direction du musée, la tête baissée, craignant le regard des autres invités, même si je ne connaissais personne et que personne ne semblait s'intéresser à moi. Des bribes de conversations en toutes langues parvenaient à mes oreilles, je captais des morceaux de phrases sorties de leur contexte, fragments incohérents, propos décousus (« but it's exactly what I told him ! »), ou plaisants (« franchement, Jean-

Claude, tu ne trouves pas qu'il est un peu trop petit, mon chapeau »), télescopés, incompréhensibles, en anglais, en français, en japonais (la plupart des langues me laissaient indifférents, mais chaque fois que j'entendais parler français, je ressentais une brusque bouffée d'inquiétude, et j'accélérais le pas, ou je ralentissais, pour laisser le danger s'éloigner). L'allée, peu éclairée, continuait de s'enfoncer dans les sous-bois, on devinait les ombres effilées des arbres qui descendaient en pente douce vers un petit lac. A mesure que nous nous enfoncions dans le noir, le bruit des conversations s'atténuait, comme si l'obscurité invitait à baisser la voix, et c'est presque en chuchotant qu'étaient effectués les derniers mètres qui menaient au musée.

A l'approche du musée, par delà le grand mur d'enceinte qui en protégeait l'accès, se faisait entendre le souffle d'une rumeur continue, un brouhaha puissant et ininterrompu, éclats de voix plus claires, rires, exclamations, où se mêlaient quelques notes tamisées de musique qui venaient de nulle part et allaient se perdre nonchalamment dans l'air froid de la nuit. Les deux battants du grand portail métallique étaient ouverts, et, d'un coup, alors, dans l'obscurité, apparaissait la silhouette illuminée du *Contemporary Art Space* de Shinagawa, qui tranchait par sa radicalité architecturale dans l'écrin de verdure enténébrée qui l'abritait. Un couloir de lanternes traditionnelles posées à même le sol traçait un chemin de lumière dans le parc, une haie de petites flammes vivantes, ambrées et torsadées, qui guidait les invités vers le bâtiment principal. Une centaine de personnes se dirigeaient vers le musée dans un brouhaha continu, leurs dos en mouvement ondoyant dans les lueurs fauves des photophores. Un attroupement s'était formé devant l'entrée, et des jeunes hommes badgés en costume contrôlaient les cartons d'invitation, renvoyaient certains invités vers une table d'accueil, où des hôtes, assises devant des petits cartels imprimés avec les mentions PRESS ou GUESTS, cochaient des noms sur d'épaisses listes à plusieurs feuillets, remettaient des enveloppes nominatives ou des catalogues. A l'approche de l'entrée, je me désolidarisai soudainement du courant de la foule et je ralentis l'allure, rôdai un instant sur place, les mains dans les poches, indécis, la tête baissée. Je n'avais évidemment pas d'invitation, et je n'avais pas l'intention de me présenter pour me faire annoncer auprès de Marie. Je n'essayai même pas d'entrer, je jetai un simple coup d'oeil furtif à l'intérieur du musée par-dessus la sorte de barrière invisible que constituaient les deux jeunes hommes badgés qui veillaient sur l'entrée. Je cherchai un instant Marie du regard dans l'animation du hall, craignant autant de l'apercevoir que de ne pas la trouver. Mais je ne vis pas Marie dans la foule. Le grand hall de marbre noir du musée grouillait de monde, des jeunes employées recueillaient les manteaux aux vestiaires en échange de jetons rouges qui cliquetaient sur le comptoir. Débarrassées de leurs manteaux, les femmes apparaissaient en robes du soir, les épaules nues, fragiles dans le froid, qui les faisait un instant frissonner dans les courants d'air en s'enrobant les bras du bout des doigts avant de se hâter vers les salles d'exposition.

J'étais toujours dehors aux portes du musée, arrêté au seuil de cette frontière symbolique sur laquelle veillaient les deux jeunes hommes badgés. Je faisais les cent pas devant l'entrée et je cherchais un moyen de pénétrer dans le musée, quand j'aperçus la cabine de la salle de contrôle dans un renforcement du mur du hall d'entrée. La porte était restée ouverte, et on devinait la silhouette d'un gardien assis

dans la pièce devant une rangée d'écrans de contrôle, parmi une multitude de points lumineux rouges et verts qui brillaient dans la pénombre comme sur le tableau de bord d'un Boeing. Les différents moniteurs diffusaient une mosaïque d'images silencieuses, pour la plupart statiques et fortement pixellisées, parfois instables, légèrement saccadées. La rangée supérieure des écrans se concentrait sur les environs du musée, aussi bien sur l'allée qui menait vers le lac, où l'on apercevait encore des invités qui descendaient le chemin dans les sous-bois, que sur le grand hall de marbre noir au seuil duquel je me trouvais. Sur l'autre rangée de moniteurs, tous les écrans diffusaient des images de l'intérieur du musée, mais on ne percevait aucun détail précis, seulement un grouillement continu de foule indifférenciée qui se pressait dans les salles d'exposition. Je m'approchai pour mieux voir. Je me mis à passer les écrans en revue, je les scrutais les uns après les autres, détaillant leur surface avec soin, fouillant la trame électronique des moniteurs pour essayer de faire surgir, là, en face de moi, sur un de ces moniteurs, la silhouette émouvante de Marie perdue au milieu de la foule — mais il n'y avait pas de trace de Marie sur les écrans. Où était-elle, Marie ? A quoi ressemblait-elle ? Quelle était son expression ? Comment était-elle habillée ce soir ? Marie, sans visage et sans apparence. Marie, tellement absente ce soir.

Je sentais la présence invisible de Marie à quelques mètres de moi, très forte, puissante, attractive, je la sentais présente dans le musée, elle devait être là, physiquement, dans les salles d'exposition, de l'autre côté du hall auquel je n'avais pas accès, à m'attendre secrètement peut-être, à guetter mon arrivée, et je ne pouvais rien faire, je ne pouvais pas l'atteindre, je me trouvais arrêté par cette frontière symbolique, ce barrage virtuel que rien de rationnel, pourtant, n'aurait dû m'empêcher de franchir. Rien, si ce n'est, brûlante, mon anxiété.

C'est alors que le gardien qui me tournait le dos dans la salle de contrôle se retourna machinalement vers moi et m'aperçut, son regard croisa le mien à travers la cloison semi-opaque qui nous séparait, un regard vide, distrait, mais je fus immédiatement persuadé qu'il m'avait reconnu, et même identifié, car il m'avait déjà vu quelques jours plus tôt dans ce grand manteau gris noir, ce grand manteau gris noir que je portais également le soir où j'étais repassé au musée à mon retour de Kyoto, quand j'avais forcé le passage pour pénétrer dans le musée, de nuit, agressif, agité, un flacon d'acide chlorhydrique dissimulé dans la poche de ma veste. Il m'avait reconnu, et je fis immédiatement demi-tour, je m'échappai dans la nuit, je m'éloignai à grands pas vers la sortie pour quitter le musée, les flammes des photophores vacillaient à mes pieds comme de fragiles petites fleurs tourmentées dans le vent. J'avais relevé le col de mon manteau et j'accélérais le pas dans l'allée sans me retourner, croisant encore quelques invités attardés qui arrivaient au vernissage, que je bousculais de l'épaule, zigzagant, me frayant un passage, quand j'aperçus soudain les deux points rouges luminescents des caméras de surveillance au sommet du portail métallique, et je sus alors d'instinct que j'étais toujours dans l'image des écrans de contrôle, que l'alerte avait été donnée et que plusieurs gardiens avaient dû se réunir dans la salle de surveillance pour étudier ma progression dans le par cet qu'ils suivaient ma silhouette des yeux d'écran en écran. Je bifurquai alors, brusquement, pour sortir du champ des caméras, pour me défaire du filet d'ondes électroniques dans lequel j'étais empêtré.

Je quittai l'allée et m'engageai à grands pas sur les pelouses, m'éloignai vers les confins du parc pour contourner le musée. L'arrière du musée était plongé dans le noir, il n'y avait plus de caméras de surveillance, il ne pouvait plus y en avoir, je n'apercevais plus aucun de ces points rouges laser témoins de leur présence. Des camions de traiteurs étaient garés dans la pénombre devant les portes de service des cuisines à l'arrière du bâtiment, et je me faufilai entre les véhicules, débouchai dans un ilot mal circonscrit protégé de barrières et de poubelles, rempli de caisses en plastique qui contenaient des verres neufs calibrés, des cartons de bouteilles entreposés en pile, des plateaux de cocktail en attente encore recouverts de films transparents. Je m'arrêtai, et je ne bougeai plus, je retins mon souffle et je prêtai l'oreille. Rien, pas un bruit, je ne percevais aucune animation derrière moi, pas un craquement dans le parc.

Je laissai s'écouler encore quelques instants et je me remis en route. J'évoluais lentement dans les ténèbres, j'avais ralenti l'allure pour éviter les obstacles, et je frôlais le mur de la main pour me guider et continuer à progresser. C'est alors que je fus attiré par un bruit, une rumeur plutôt, confuse, que je ne parvins d'abord pas très bien à localiser. Je levai la tête et j'aperçus de la lumière sur les toits, des reflets de clarté diffuse qui provenaient sans doute de l'intérieur du musée. J'examinai les environs et j'avisai la présence d'un escalier de secours qui montait en plein air le long de la façade. Je m'approchai de l'escalier sur la pointe des pieds et me mis à gravir les marches sans bruit, prudemment, m'agrippant aux barreaux, dont je sentais le contact glacial sous mes paumes, prenant garde où je posais les pieds. Je sentais mes forces faiblir, mes jambes flageolaient sous moi, les pans de mon manteau entravaient mes genoux et gênaient ma progression. Le froid devenait plus vif à mesure que je montais, un petit vent piquant me brûlait les joues. Je continuais à progresser le long de l'escalier de secours, quand le ciel de Tokyo m'apparut par-delà la ligne des toits, très pur, d'un noir transparent parsemé d'étoiles.

La toiture du *Contemporary Art Space* de Shinagawa s'étendait en silence devant moi dans l'obscurité, ornée d'une ligne piquetée de diodes électroluminescentes, qui soulignait l'architecture en forme d'aile d'aéronautique du bâtiment. Je marquai un temps d'arrêt et observai ce collier de lumières bleues — un bleu magique, crémeux et saturé de blanc — qui scintillaient faiblement dans la nuit, avec la douceur d'un rayonnement d'étoiles. Je gravis les dernières marches de l'escalier de secours, et, m'aidant de la main, posant un genou sur le chéneau, je me hissai prudemment sur la toiture. Je fis quelques pas à croupetons sur la surface légèrement inclinée de la couverture d'aluminium, sans me redresser, gardant les deux mains au contact du sol, progressant ainsi courbé parmi des bouches d'aération qui exhalaient d'hésitants lambeaux de vapeurs dans la pénombre. J'apercevais les lumières de Tokyo de toutes parts autour de moi, tandis que le parc, en contrebas, semblait s'étendre dans un îlot de végétation aveugle qu'aucune lumière artificielle ne venait troubler. Je remarquai alors une ouverture dans le toit, un petit hublot qui irradiait un halo de lumière blanche dans l'air transparent de la nuit. Je progressai avec prudence vers la source de lumière, et, me penchant au-dessus du hublot, je découvris en contrebas une des salles d'exposition où se tenait le vernissage.

Accroupi sur le toit du musée, les yeux collés au vitrage du hublot, je me mis à chercher Marie des yeux dans la foule, mais je ne la trouvais pas, je ne percevais qu'une masse indistincte de silhouettes incompréhensibles sept ou huit mètres en-dessous de moi, de laquelle je voyais émerger des taches de couleur, des verres, des mains en mouvement qui rythmaient les conversations dont je ne percevais que le murmure étouffé. Je n'avais pas bougé, et je dressais l'oreille au moindre bruit qui se faisait entendre autour de moi dans le parc. Chaque variation infime dans la permanence de la nuit, chaque modification bénigne dans son silence immense, à peine troublé par la rumeur assourdie qui provenait des salles d'exposition, me faisait battre le cœur plus vite. Tout constituait pour moi une menace, les bruits évidemment, le craquement du vent dans les filins métalliques du toit, des grattements confus de terre qu'on retournait dans le parc, mais aussi les moindres déplacements de lumière que je surprénais dans l'obscurité, les pinceaux de phares que je voyais se déplacer dans la nuit et qui plutôt que de s'éloigner à l'horizon semblaient se rapprocher de moi avec quelque chose d'inexorable. J'étais là, accroupi sur le toit du musée au-dessus de ce hublot, et je continuais de chercher Marie du regard à travers la vitre, impatient de la découvrir au plus vite, sachant que je ne devrais pas tarder à repartir, que je ne pourrais pas rester là indéfiniment. Le regard fixe, intense, tendu, je passais rapidement en revue les visages des femmes présentes au vernissage, je parcourais leurs robes, je détaillais leurs traits. J'écarquillais les yeux, je forçais la pupille, ma vue se diluait et se brouillait. J'essayais, à force de volonté, de faire apparaître l'image de Marie devant moi dans cette foule. Parfois, un instant, je croyais apercevoir Marie, persuadé que c'était elle, là, de dos, parmi un groupe d'invités, mais, quand elle se retournait, je devais me rendre à l'évidence en découvrant son visage, ce n'était pas Marie, c'était une inconnue, un simple leurre qui m'avait abusé.

Je n'avais toujours pas bougé sur le toit. De temps à autre, au loin, se faisait entendre le grondement d'un train de la ligne Yamanote qui semblait monter dans la nuit comme une brume de vapeur du petit lac qui voisinait le musée. Le visage toujours collé à la vitre, je continuais de scruter la salle d'exposition en contrebas. Toutes les lumières avaient été allumées ce soir à l'occasion du vernissage, mais ce n'était pas la première fois que je voyais cette salle, je l'avais déjà connue dans le noir, inquiétante, ombrée, fantomatique, quand je m'étais introduit de nuit dans le musée quelques jours plus tôt et que j'avais traversé l'exposition de Marie en coup de vent, un flacon d'acide chlorhydrique à la main. Je ne crois pas que quelqu'un pût soupçonner que je me trouvais sur les toits, mais, à un moment, un des invités leva la tête à l'improviste et faillit me surprendre, ce qui m'obligea à me reculer vivement sur le toit dans un geste réflexe. Je me tins quelques instants à distance de la source de lumière, avant de revenir, prudemment, vers le hublot, prenant garde d'offrir le moins de surface possible aux regards — comme si mon corps était une cible potentielle et chaque regard, en contrebas, une arme qui eût pu m'abattre. Accroupi de profil sur le toit, je gardais mon corps en retrait du hublot, seul le faisceau immatériel de mon regard plongeait dans la salle d'exposition. J'apercevais toujours la foule à travers le vitrage du hublot, foule bruisante de vernissage qui semblait mue par d'invisibles courants internes que je voyais se modifier et se recomposer sans cesse, quelques individus se frayant un passage en son sein, avançant de profil, un verre à la main, jouant de l'épaule pour gagner quelques mètres et rejoindre

un sous-groupe dans lequel ils s'intégraient, se diluaient instantanément. Je regardais cette foule lointaine évoluer en-dessous de moi, le bruit des conversations étouffé par l'épaisseur du vitrage, et je m'interrogeais sur la nature de la réalité que j'avais sous les yeux. Je ne savais quelle valeur accorder à ce réel engourdi qui m'apparaissait comme à travers un voile cotonneux, cette réalité tamisée, filtrée, qui avait quelque chose d'une projection en trois dimensions d'une scène issue d'un passé aboli, comme une de ces scènes engourdies qui aurait été engendrée par la machine diabolique du Morel de Bioy Casares, un monde proche et inatteignable, sur lequel je n'avais aucune prise, avec lequel je ne pouvais pas interagir, les personnages semblant évoluer non pas dans le présent mais dans un passé déjà révolu, dans des sortes de limbes — avant la naissance, après la mort. Certes, j'avais déjà éprouvé que, lorsque je pensais, je pouvais me trouver à la fois ici, physiquement, et là-bas, en pensées, dans le souvenir ou la réactivation du passé, et parfois même dans un ailleurs imaginaire, non pas vécu et reconstitué, mais simplement inventé, dans un monde idéal, modelé à ma main, peuplé de chimères et parsemé de paysages de l'esprit que je pouvais éclairer à ma guise, dispersant les nuages pour illuminer de soleil une petite crique ou tamiser la nuit d'une pâle lueur de lune, comme celle qui luisait en ce moment sur les toits. Cette dispersion de soi qui nous fait être à la fois ici et là lorsque nous nous remémorons le passé ne heurte pas le sens commun, dès lorsqu'on se limite au domaine spatial. C'est quand les différents moments du temps ne sont plus hiérarchisés par le souvenir et qu'on a la sensation d'être à la fois dans le présent et dans le passé que l'esprit peine à ajuster ses repères, parce que le temps, alors, n'est plus perçu comme la succession d'instantanés qu'il a toujours été, mais comme une superposition de présents simultanés. Et, observant l'animation de la salle d'exposition en dessous de moi à travers le hublot, je fus alors pris de vertige car je me rendis compte que le présent que j'étais en train de vivre, le présent qui se déroulait sous mes yeux avait toutes les apparences d'une scène issue du passé et que ce n'était que maintenant, dans l'avenir, que j'en prenais conscience.

Ce n'était que maintenant, plus de sept mois plus tard, à Paris, debout à la fenêtre de ma chambre du petit deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas, que j'avais acquis le recul nécessaire pour appréhender toutes les composantes de la scène qui se déroulait à l'instant sous mes yeux. Mais où étais-je, alors, maintenant ? Car n'étais-je pas, moi aussi, comme ces particules quantiques dont il est impossible de dire exactement où elles se trouvent, et même si elles se trouvent simplement *quelque part* à un certain moment, n'étais-je pas à la fois au Japon et à Paris, à la fois à Tokyo sur le toit du *Contemporary Art Space* de Shinagawa à guetter la présence de Marie à travers ce hublot dans la nuit de Tokyo, et à Paris, début septembre, debout à la fenêtre de ma chambre de la rue des Filles-Saint-Thomas à attendre le coup de téléphone de Marie à mon retour de l'île d'Elbe. Où étais-je, alors — si ce n'est dans les limbes de ma propre conscience, affranchi des contingences de l'espace et du temps, à invoquer encore et toujours la figure de Marie ?

Et c'est alors seulement que je me rendis compte que c'était cette nuit-là, tandis que je me trouvais sur le toit du musée, que Jean-Christophe de G. avait fait la connaissance de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa. J'avais donc forcément dû apercevoir Jean-Christophe de G. ce soir-là — même si je ne le

connaissais pas encore à l'époque, même si je ne l'avais encore jamais vu et que j'ignorais jusqu'à son existence —, mes yeux avaient certainement dû se poser sur lui à un moment ou à un autre à travers le hublot derrière lequel je me trouvais à présent, ce qui signifie que j'étais — que j'allais être ou que j'avais été — le témoin visuel de leur première rencontre.

Il n'était pas prévu que Jean-Christophe de G. se rende au vernissage de l'exposition de Marie. Cela s'était décidé le soir-même, à l'improviste, après le dîner, au sortir d'un restaurant de Ginza, où l'avait convié un de ses amis, Pierre Signorelli. Massif, imposant même, le corps et le visage mal assorti, un corps de pilier de rugby de cent-vingt kilos et un visage poupin et bouclé de page toscan, qui rappelait les *Portraits de jeune homme* d'Antonello de Messine ou de Filippino Lippi (davantage que les oeuvres de son homonyme Luca Signorelli), Pierre Signorelli était un homme d'affaires d'une quarantaine d'années qui vivait à Tokyo depuis plus de dix ans. Il avait sorti de la poche de son immense manteau en laine beige pelucheuse le carton d'invitation négligemment croqué en deux de l'exposition du *Contemporary Art Space* de Shinagawa — un carton en élégant papier glacé simplement barré du titre de l'exposition : MAQUIS, qui apparaissait sur fond noir, faisant écho au sous-titre du défilé de Marie au *Spiral : Maquis d'automne*, où avait été présentée la robe en miel — et l'avait montré à Jean-Christophe de G. en lui proposant de l'accompagner au vernissage. Jean-Christophe de G., bien qu'il ne fût en rien familier du monde de la mode et de l'art contemporain (c'était la première fois qu'il entendait le nom de Marie, qui apparaissait sur le carton dans sa dénomination complète : Marie Madeleine Marguerite de Montalte), s'était laissé tenter par la proposition et ils avaient pris un taxi ensemble pour se rendre à Shinagawa. Tapotant distraitement contre sa cuisse le carton d'invitation que lui avait laissé Pierre Signorelli, il n'éprouvait aucune curiosité particulière pour cette exposition, mais la perspective de prolonger la soirée lors de sa première nuit à Tokyo l'enchantait. Il était arrivé au Japon le matin même, mais il n'avait pas sommeil (compte tenu du décalage horaire, il n'était pour lui qu'un peu plus de midi). L'esprit aiguisé par le sake chaud, qu'ils avaient bu en abondance au restaurant, une douce chaleur circulait dans son sang, qui se diffusait le long de ses veines et montait jusqu'à son cerveau, et il se sentait empli d'un délicieux bien-être sur la banquette arrière du taxi. Il regardait les rues de Ginza défiler par les vitres, l'air était noir et transparent et la vie lui semblait riche de promesses inépuisables. Il éprouvait une légèreté inhabituelle à se trouver ainsi à Tokyo au seuil de cette soirée, un détachement, une insouciance. Il se sentait conquérant ce soir, et il se déchaussa discrètement à l'arrière du taxi à l'insu de Pierre Signorelli pour se

masser voluptueusement la plante d'un pied avec la fragile extrémité de tissu en fil d'Ecosse qui recouvrait les orteils de l'autre pied.

Le taxi les avait déposés sur le parking du grand hôtel qui jouxtait le musée. Dès le premier coup d'oeil, sortant souplement de la voiture dans les lumières tamisées du parking (tandis que son compagnon se contorsionnait pour s'extraire avec difficulté du véhicule), Jean-Christophe de G. avait évalué l'importance de l'événement, il avait estimé la qualité des invités et apprécié le luxe des voitures garées dans la pénombre, les limousines officielles noires aux ailes luisantes rehaussées d'un fanion national qui témoignait de la présence de quelques ambassadeurs. Il écoutait d'une oreille distraite les explications que Pierre Signorelli lui donnait de sa voix sifflante d'asthmatique, en boîillant dans son sillage, le souffle court, ahanant dans son énorme manteau en laine beige pelucheuse. Jean-Christophe de G. jetait autour de lui de petits regards perçants de son oeil bleu métallique sur les personnes qui progressaient en même temps qu'eux vers le musée, et il continuait de jauger les invités, soupesant la richesse des hommes, la valeur de leur patrimoine, estimant l'élégance des femmes, le tracé de leur nuque, la délicatesse de leurs poignets. Ils passèrent le portail métallique de l'entrée et pénétrèrent dans le parc du musée, qui vibrait des lumières dorées tremblotantes des photophores qui se reflétaient par vagues fauves fugitives sur les visages. Jean-Christophe de G. n'avait pas encore mis un pied dans le musée qu'il avait déjà décidé mentalement, dans un défi secret qu'il se lança à lui-même, qu'il en ressortirait au bras de cette Marie, l'artiste qui exposait ce soir, et si ce n'était à son bras, en sa compagnie, qu'il l'emmènerait boire un dernier verre dans Tokyo et la raccompagnerait à son hôtel, ou qu'ils finiraient la soirée ensemble dans son propre hôtel (tous les détails de la soirée n'était pas encore définitivement arrêtés, il restait encore quelques zones d'ombre, un léger vague qu'il était prêt à se pardonner, s'agissant d'une femme qu'il n'avait encore jamais vue, et dont, jusqu'à aujourd'hui, il n'avait encore jamais entendu parler). Il n'y avait pas de mépris dans la désinvolture de Jean-Christophe de G., simplement le goût de l'audace, du jeu, de l'aventure. Les affaires de Jean-Christophe de G. étaient prospères, sa confiance en soi sans limites. Il plaisait aux femmes, et il le savait. Ce n'est pas qu'il était particulièrement beau, ce n'est pas la question, mais il était bien élevé, intelligent, riche, cultivé. Il savait se montrer tendre, son regard était ferme, ses mains douces. Son charme était irrésistible, c'était exactement le genre d'hommes dont Marie disait : « Je déteste ce genre de mecs. »

A peine entré dans le musée, Jean-Christophe de G. s'était débarrassé de Pierre Signorelli, qui était devenu très vite un poids superflu qui l'alourdissait dans ses visées. Il ne l'avait pas semé consciemment, non, il l'avait simplement laissé se dissoudre dans son sillage (à un moment, quand il s'était tourné, l'autre n'était plus là). Jean-Christophe de G. avait laissé son manteau au vestiaire, mais avait gardé son écharpe de soie, et il évoluait dans la foule en veste sombre et chemise blanche immaculée, son écharpe tombant négligemment sur ses épaules, une écharpe en laine et soie noire mélangée, moirée de reflets garance. Il s'avavançait lentement dans la foule, frôlant les étoffes et les épaules nues, croisant les yeux des femmes avec un regard un rien trop insistant. Tout occupé à ses pensées conquérantes, le voile d'une délicieuse ivresse lui enrobant les tempes, il avait traversé le hall et avait fait son entrée dans la première des grandes salles où se tenait l'exposition. Mais, il n'avait

pas regardé les oeuvres, cela ne lui était même pas venu à l'idée. Il ne leur avait même pas jeté un coup d'oeil, son inintérêt pour la question était total, sincère, irréprochable. Il entretenait avec l'art contemporain une de ces relations d'amateur d'art éclairé qui ne s'intéresse qu'à la valeur marchande des œuvres (leur prix, la fluctuation de leur cote), pour éventuellement les acquérir en se dispensant de devoir les regarder.

La salle, devant lui, était noire de monde, et bruissait d'une rumeur continue de brouhaha diffus. Demeurant sur le pas de la porte, retenu, en retrait, une main dans la poche, il avait jeté un regard circulaire, l'oeil attentif et les sens aux aguets. D'instinct, il avait repéré Marie dans la foule, il avait deviné sa présence invisible derrière une sorte de frémissement localisé, un marais d'ébullition humaine qui faisait cercle autour d'une figure centrale que dissimulait encore une dizaine de nuques et d'épaules en mouvement et vers laquelle convergeait un faisceau de désirs et de regards, visions éparses, fugitives, fragmentaires, de bras tendus et de bouquets de fleurs, de catalogues d'expositions, de téléphones portables tenus à deux mains qu'on soulevait à hauteur de visage pour prendre une photo, le cercle ayant fini par s'entrouvrir, comme un drap qui glisse lentement le long de la pierre pour dévoiler la statue qu'on inaugure, et Marie lui était apparue pour la première fois, dans une robe bleu électrique en satin duchesse. Il n'avait pas été facile de l'approcher, mais, par étapes, tout en retenues calibrées et glissements d'épaules, par insinuations du bras pour se frayer un chemin dans la foule, il avait réussi à se mêler au dernier cercle étroit qui se pressait autour d'elle. Fort de son entregent, il avait capté son attention et lui avait adressé la parole en français, langue qui leur était commune. Ce qui fut plus complexe fut de parvenir à s'isoler un court instant en tête à tête avec elle. Mais, dès qu'il y fut parvenu, s'étant procuré au vol deux coupes de champagne qui passaient à sa portée, il avait trinqué doucement avec elle, faisant tinter délicatement les coupes l'une contre l'autre comme si c'était deux épidermes hypersensibles que l'on mettait pour la première fois en contact, comme deux lèvres qui se rapprochent et s'effleurent, premier baiser encore purement symbolique. Jean-Christophe de G. était arrivé à ses fins. La seule chose qu'il ignorait, c'est que la jeune femme avec qui il venait de trinquer ainsi de manière aussi prometteuse n'était pas Marie (mais tout le monde peut se tromper).

Ce qui avait dû induire Jean-Christophe de G. en erreur, à mon avis, c'est que la jeune femme qu'il avait ainsi approchée parlait français elle aussi, et sans le moindre accent, et qu'elle s'appelait également Marie. Mais ce n'était pas Marie, mais une autre Marie (c'est fou ce qu'il y a de femmes qui s'appellent Marie). Comme elle vivait à Tokyo et qu'elle connaissait tout le monde lors de ce vernissage, elle était une des femmes les plus entourées de la soirée. Le malentendu aurait pu être levé rapidement si Jean-Christophe de G. avait évoqué d'une manière ou d'une autre les œuvres exposées par Marie ce soir au *Contemporary Art Space* — mais il s'en gardait bien, n'ayant aucune connaissance du travail artistique de Marie — et, si Marie elle-même n'en parlait pas (et pour cause), Jean-Christophe de G. pensait que c'était simplement par pudeur, ce qui l'arrangeait bien, car ce n'était pas une question qu'il avait tellement envie d'aborder en ce moment. Il préférait parler de lui, des raisons de son voyage au Japon, faisant le cachotier, le modeste, le mystérieux, gardant un profil bas, passant sous silence le contenu de ses multiples activités. Il fit

seulement savoir à Marie qu'il était à Tokyo pour quelques jours, comme propriétaire de chevaux de course, afin de voir courir un de ses pur-sang qui serait au départ de la *Tokyo Shimbun Hai* le dimanche suivant. Incidemment, lui effleurant le bras dans la conversation, il lui proposa de l'accompagner à l'hippodrome, et Marie, qui, c'est indéniable, n'était pas insensible à son charme et à la manière très déterminée avec laquelle il l'avait abordée, très directe, très volontaire, et en même temps adoucie par la délicatesse de ses sourires, avait accepté l'invitation avec plaisir, conquise par le mélange d'élégance et de fermeté qui se dégageait de sa personne. On irait donc aux courses ensemble dimanche prochain, au *Tokyo Racecourse*, l'hippodrome de Tokyo.

Ayant ainsi réussi à couper cette autre Marie du reste de la soirée, Jean-Christophe de G. couvrait sa prise de son corps comme une proie précieuse, déployant symboliquement ses épaules autour d'elle pour empêcher quiconque de l'approcher. Ils conversaient ainsi au coeur de la foule, riaient très près l'un de l'autre, les yeux dans les yeux, badinaient en s'effleurant les bras de la main pour ponctuer leurs phrases. Elle éclatait souvent de rire à ses impertinences et lui donna même un petit coup de poing appuyé de protestation sur l'épaule, en se pinçant les lèvres pour se donner de la force. Blotti contre elle dans la foule, parmi les rires et les exclamations polyglottes, Jean-Christophe de G. se penchait à son oreille pour lui dire des galanteries. Il la faisait rire et lui contait des fariboles, et, alors qu'elle refusait de croire qu'il possédait sur lui, ce soir, un hippocampe (ce dont on pouvait en effet raisonnablement douter), il voulut lui faire la surprise mais exigea d'abord qu'elle détournât le regard, et, pour s'en assurer, il glissa une main sur ses yeux pour lui voiler la face, et, fouillant rapidement le fond de sa poche comme dans un tour de passe passe, il lui présenta, sur le dos de sa main, l'hippocampe promis qui reposait sur un lit d'ouate cabossé, avec son allure piteuse et rabougrie de cavalier d'échecs rosâtre et desséché. Devant l'étonnement enchanté de Marie, dont les pupilles brillaient de reconnaissance (comme si c'était la première fois qu'elle voyait un hippocampe), Jean-Christophe de G. ne put réprimer un sourire de contentement modeste et lui expliqua en remballant le truc ratatiné dans sa ouate et le remettant précieusement dans sa poche qu'il l'avait emporté avec lui comme porte-bonheur pour la course de dimanche (eh bien, ça promet). Et, conscient alors que les astres, ce soir, lui étaient favorables, il respira profondément et leva les yeux à la recherche d'une ouverture qui lui permît de contempler le ciel nocturne témoin de son triomphe, et, tombant sur l'unique hublot ménagé dans la toiture, il aperçut alors ma silhouette en manteau sombre sur le toit. Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? pensa-t-il. Le mari ! Mais, s'attardant à peine — d'ailleurs, j'avais déjà disparu, il avait dû mal voir — il se perdit un instant dans la contemplation du ciel de Tokyo, qu'on devinait, pâle et parsemé d'étoiles, dans l'arrondi parfait du hublot.

Pendant ce temps, Pierre Signorelli, qui, par coquetterie, n'avait pas laissé son manteau au vestiaire, déambulait majestueusement dans l'exposition, les mains derrière le dos, en cache-col et lourd manteau ceinturé, comme s'il faisait une tournée d'inspection dans une demeure privée, jetant à l'occasion un regard critique et mesuré sur les oeuvres exposées sur les cimaises. Lorsque Jean-Christophe de G. le vit apparaître devant lui, émergeant de la foule comme s'il sortait des eaux, alors qu'il lui était complètement sorti de l'esprit, et qu'il avait oublié jusqu'à son existence,

sa réapparition lui occasionna un indéniable déplaisir, un voile de contrariété assombrit son regard. Pierre Signorelli, de sa démarche lente et satisfaite, vint se joindre à eux. Il alla faire la bise à Marie, la prit délicatement par la taille, ce qui sidéra Jean-Christophe de G. Mais, s'efforçant de faire bonne figure, il demanda simplement à Marie, un peu piqué au vif, comment il se faisait qu'elle connaissait Pierre Signorelli. Marie éluda, dans un sourire plein de mystère, et dit que c'était bien naturel, quand on habitait dans la même ville. Jean-Christophe de G. n'en crut pas ses oreilles (parce que Marie habitait elle aussi à Tokyo ?). Il n'insista pas. L'arrivée de Pierre Signorelli avait refroidi ses ardeurs et il ne disait plus rien, c'est Pierre Signorelli qui faisait désormais la conversation. Mais, comme il ne disait rien, il n'y avait plus de conversation depuis son arrivée. Le silence devint très vite pesant, une gêne s'établit entre eux. On se souriait avec gêne, on regardait autour de soi. Pierre Signorelli, le front parsemé de fines gouttelletes de sueur, qui luisaient sur sa peau comme une rosée, transpirait lourdement dans son épais manteau qu'il avait gardé par coquetterie (un manteau vraiment spectaculaire, qui avait dû nécessiter le sacrifice d'une dizaine de chameaux ou d'un troupeau de moutons). Immobile, les mains derrière le dos, il souffrait en silence, devant se savoir secrètement en beauté. Vous en pensez quoi, vous, de cette expo ? finit-il par dire. Il y eut comme un accroissement de la gêne, un emballement, une lueur d'affollement. C'est pas terrible, terrible, hein, dit-il, et il se tut, il n'ajouta rien. Il releva la tête vers eux et les regarda, en attendant une confirmation. Jean-Christophe de G. était extraordinairement gêné — il rougit — et, sans hésiter, se devant de réagir, il se crut obligé de voler au secours de Marie. Ça va sûrement très bien marcher, lui dit-il à voix basse, en exerçant une pression sur son avant-bras, comme dans un geste de condoléances.

Marie, surprise, eut un petit geste de recul, et elle leva les yeux sur lui avec un regard étonné et désapprobateur, comme s'il venait de proférer, plus encore qu'une totale incongruité, une grossièreté (que cela "marche" ou non n'était vraiment pas la question). Et, comme elle n'avait pas encore exprimé elle-même d'avis sur l'exposition, remettant en place délicatement une mèche de ses cheveux dans un geste gracieux, elle commença à expliquer que les oeuvres exposées ce soir étaient, si ce n'est commerciales (je mets le mot entre guillemets, dit-elle, en grattant rapidement l'air avec deux doigts pour joindre le geste à la parole), un peu faciles, un peu, disons, putassières, dit-elle (le mot fit tiquer Jean-Christophe de G., qui releva un oeil), qu'en gros, c'était toujours la même chose, toujours le même vieux fond de sauce, et que c'était quand même très — très — superficiel. Jean-Christophe de G. la regardait, incrédule, ne sachant plus très bien sur quel pied danser, et il se rendait compte, à la faveur de cet incident fâcheux — la survenue de Pierre Signorelli —, que Marie venait en quelques instants de se métamorphoser sous ses yeux. Jusqu'à présent, elle était restée une créature largement fictive pour lui, simple projection d'une femme phantasmée qui évoluait passivement dans son esprit tandis qu'il lui faisait la cour. Elle n'avait jamais réellement interagi avec ses discours, n'ayant rien apporté de personnel à leur échange, si ce n'est sa disponibilité, son acquiescement et ses merveilleux sourires. Et voilà qu'il se rendait compte à présent qu'elle était vivante, qu'elle avait une personnalité, une opinion, un goût, et qu'il se trouvait confronté, non pas à la jeune femme insouciant et séduisante à laquelle il pensait avoir affaire, mais à une artiste fragile et torturée, peut-être dépressive sous ses dehors insouciant, et apparemment encline à l'autodénigrement. C'est quand même

pas fameux, fameux, hein, renchérit Pierre Signorelli. Non, c'est vrai, dit Marie, pensive, après un temps de réflexion. Jean-Christophe de G. les regarda à tour de rôle, médusé.

Marie, alors, pour nuancer un peu la sévérité de son premier jugement, concéda qu'il y avait quand même quelques belles choses (deux ou trois choses « sauvables », d'après elle), et Jean-Christophe de G. se raccrocha à cette dernière remarque comme à une bouée de sauvetage pour abonder dans son sens (sans préciser lesquelles, naturellement). Ils se mirent alors en mouvement, nonchalamment, dans la salle d'exposition. Ils se déplaçaient de quelques mètres, au hasard de la salle, passaient devant les oeuvres, s'arrêtaient un instant. Pierre Signorelli regardait une photo en jouant avec la ceinture de son manteau, qu'il faisait tourner paresseusement en boucle devant lui. Il souleva le bras pour leur désigner la photo et les prendre à témoin, mais il n'ajouta rien, se contentant de soupirer. Puis de secouer la tête négativement. Jean-Christophe de G. demeurait sur ses gardes à côté de Marie, il guettait ses réactions, inquiet — elle était tellement imprévisible —, et il finit par lui demander à voix basse, avec beaucoup de respect, sur un ton qui témoignait simplement d'une curiosité bienveillante, où la photo avait été prise. Je ne sais pas, dit Marie, évasive, sans lui adresser un regard, aucune idée. Elle continuait d'examiner la photo et eut même un imperceptible haussement d'épaules devant l'inanité de la question (elle était complètement névrosée, oui, cela se confirmait). Jean-Christophe de G. ne se découragea pas, et insista, avec beaucoup de doigté. Essayez de vous en souvenir, voyons, lui dit-il avec persuasion. Mais, je n'en sais rien, enfin, où cette photo a été prise, lui dit-elle (adressez-vous à elle, si ça vous intéresse, ajouta-t-elle, et elle se retourna pour lui indiquer Marie au loin dans la salle d'exposition).

Et alors seulement tout s'éclaira pour Jean-Christophe de G., qui comprit la situation d'un coup, le quiproquo dans lequel il se débattait depuis le début de la soirée. Un puissant sentiment de honte l'envahit, il se sentit mortifié. La seule chose, dans son dépit, qui reconfortait Jean-Christophe de G., c'est que personne d'autre que lui ne s'était rendu compte de sa méprise. Mais, comme la perspective d'avoir échappé à un grand danger nous fait en général perdre tous nos moyens, quand bien même le danger persisterait, Jean-Christophe de G., qui avait surfé jusque-là avec autant de dextérité que d'innocence sur la crête du malentendu, se sentit soudain déséquilibré et vulnérable, au bord de l'effondrement, sur le point de gaffer pour de bon quand il reprendrait la parole. Et il ne dit plus rien, il éprouva soudain une grande lassitude. Marie, elle-même, avait anticipé le désenchantement qui s'installait entre eux. Autant, quand il l'avait abordé, elle l'avait trouvé brillant, audacieux et léger, autant maintenant, avec ses hésitations, ses remarques pataudes, ses silences incompréhensibles et ses questions aberrantes, elle ne comprenait plus comment elle avait pu le trouver séduisant. Le charme était rompu. Jean-Christophe de G. demeurait là égaré à ses côtés, douloureux et pensif, jetant des regards éperdus autour de lui, comme s'il cherchait un prétexte pour quitter les lieux et s'éclipser — retourner au néant, dont il s'était extrait avec la soudaineté imprévisible de ces éruptions solaires qui se détachent un instant du chaos gazeux

initial pour faire éclore un ruban de vie éphémère, torsadé, hésitant, vain et momentané.

Pendant longtemps, ce soir-là, quand j'étais arrivé sur les toits, je n'avais pas réussi à apercevoir Marie à travers le hublot. Pendant une minute, deux peut-être — une éternité —, je ne l'avais pas trouvée dans la foule. Je l'avais cherché intensément du regard, affolé de ce que je venais de faire, d'avoir eu cette impulsion irrésistible d'emprunter l'escalier de secours pour accéder aux toits à l'insu des personnes qui assistaient au vernissage. Et je me trouvais toujours là, sur les toits, à scruter cette grande salle d'exposition qui grouillait de monde à travers le hublot. Accroupi dans la pénombre, une main en équilibre sur le revêtement d'aluminium, je plongeais mon regard parmi la foule. Au début, je ne pensais rester là qu'un instant, cinq secondes, dix secondes, le temps de l'apercevoir et de redescendre, mais je ne parvenais pas à repérer Marie dans cette foule compacte et animée que j'avais sous les yeux. A un moment, derrière moi, dans la nuit, j'entendis un bruit sur les toits, et je me retournai brusquement, mais ce n'était que le vent qui faisait grincer les filins métalliques tressés de la structure du toit. Je n'avais relevé la tête qu'un instant, mais lorsque je me penchai de nouveau au-dessus du hublot, la salle d'exposition qui, jusqu'alors, m'avait paru si abstraite, hantée par une foule irréelle et absente, m'apparut soudain beaucoup plus familière et j'eus le sentiment d'avoir sous les yeux une image habituelle de vernissage avec plusieurs dizaines de personnes qui se pressaient autour des oeuvres et parlaient fort dans un brouhaha continu. Et si la scène m'apparut avec autant de netteté, si elle s'imposa alors à moi avec un effet de réel aussi saisissant, c'est que Marie était là.

Marie était là, je l'avais sous les yeux, je la voyais maintenant, immobile dans la foule, et il émanait d'elle quelque chose de lumineux, une grâce, une élégance, une évidence. Elle portait un chemisier blanc à col lavallière, et elle ne disait rien, mais sans rien faire, sans bouger, sans un mot, elle saturait l'espace de sa présence, pas précisément froide, mais distante, lointaine, non concernée, comme égarée dans cette exposition qui ne semblait pas être la sienne, et qui paraissait supporter, avec quelque chose de résigné et de foncièrement mélancolique, les frivolités de ces soirées de vernissage, la superficialité des conversations, leur écume frissonnante, qui ne l'éclaboussait pas, qui ne l'atteignait même pas, comme si sa peau était blindée, son épiderme cuirassé et que son âme était simplement étrangère à la médiocrité, étanche à toute forme de vulgarité.

J'éprouvai un immense soulagement de l'avoir aperçue, la fin instantanée de l'inquiétude qui me tenaillait depuis plusieurs jours. Je regardais sa silhouette attendrissante à travers le hublot, et je murmurai doucement son nom dans la nuit, je bougeai les lèvres, mais aucun son ne sortit de ma bouche, seulement une légère buée, une haleine hésitante qui avait dit « Marie », que je vis stagner un instant devant moi dans l'air sombre. Alors, remuant de nouveau tout doucement les lèvres en la regardant, je lui dis que je l'aimais — je le dis à genoux. Aucun son ne sortit de ma bouche, je ne m'entendis même pas le dire, mais mes lèvres avaient de nouveau bougé, et, quand elles s'étaient entrouvertes, un nouveau nuage de buée s'était échappée de ma bouche, flottant, évanescent, qui contenait l'aveu que je venais de faire, que je vis se dissoudre lentement devant moi dans l'air glacé de la nuit.

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit, et je continuais de regarder Marie à travers la vitre du hublot. Marie ne disait pas un mot, elle semblait seule, elle recevait le bruissement des compliments avec indifférence, les yeux dans le vague, entourée d'une cour bigarrée d'admirateurs et d'officiels, et je perçus chez elle une fragilité, une douleur, une faille, secrète, souterraine, peut-être liée à la situation de rupture dans laquelle nous nous trouvions. Je ne la quittais pas des yeux et je me rendis compte alors qu'à force de l'observer, je pouvais deviner certaines phrases qui se formaient sur ses lèvres, au début de simples énoncés sommaires, ponctuations naturelles qui ne faisaient qu'accompagner une situation évidente à interpréter, comme quand je la voyais saluer quelqu'un tristement et que je lisais « bonjour » sur ses lèvres ou que je parvenais à déchiffrer, dans le mouvement comme engourdi et ralenti de sa bouche, un muet « *nice to meet you* » qu'elle prononçait lassement, inclinant la tête avec une cordialité retenue ou tendant sans conviction une main réticente à l'adresse d'une personnalité qui lui était présentée. Je me mis alors à concentrer mes regards sur ses lèvres, et à étudier les mouvements de sa bouche. Je ressentais en même temps une inquiétude diffuse à l'observer ainsi à son insu, craignant de découvrir quelque vérité embarrassante, un aveu involontaire qui eût pu lui échapper dans la mesure où elle ignorait que j'étais en train de l'observer. Avec une appréhension croissante, je fixais ses lèvres le cœur serré et je craignais de surprendre soudain quelque révélation bouleversante, un secret, une information privée qui se fût rapporté à notre amour ou aux circonstances encore récentes et douloureuses de notre rupture, mais la seule phrase que je pus lire ce soir-là sur ses lèvres, la seule phrase complète et intelligible que je surpris durant la trentaine de secondes pendant lesquelles je l'avais observée à travers le hublot avant de redescendre du toit et de rentrer à l'hôtel, l'unique phrase, en somme, qu'elle avait dite en ma présence ce soir-là, dans une sorte d'élan spontané, avec la franchise souveraine et enjouée qui la caractérise, ce fut : "Moi, quand je suis déprimée, je me fais un oeuf à la coque."

Marie ne me donna quasiment plus aucune nouvelle à notre retour de l'île d'Elbe, après le grand incendie de la fin de l'été (et je finis par quitter la fenêtre, où j'attendais son coup de téléphone). Près de deux mois plus tard, un soir de la fin octobre, où je me trouvais par hasard à la même place devant la fenêtre dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas, le téléphone a sonné dans l'appartement. C'était en début de soirée, je venais de finir de dîner en célibataire dans la cuisine en écoutant les informations de France-Inter à la radio. J'avais regagné ma chambre et j'étais en train de regarder l'immeuble d'en face par la fenêtre. Les travaux avaient bien avancé, l'appartement désossé du troisième étage avait été refermé et rebouché, et un réseau de bâches publicitaires recouvrait à présent la façade du bâtiment. Dès que j'entendis le téléphone sonner dans la chambre, j'eus la certitude que c'était Marie, et cela éveilla aussitôt un double écho en moi, d'abord parce que je me trouvais à l'endroit exact où j'espérais être surpris par son coup de téléphone deux mois plus tôt, si bien que mon pressentiment semblait être en train de se réaliser (avec un décalage de deux mois, certes, mais Marie avait toujours eu un peu en retard), mais aussi parce qu'il me fit éprouver aussitôt une inquiétude diffuse, tant il rappelait d'évidence le coup de téléphone que j'avais reçu en pleine nuit de Marie la nuit de la mort de Jean-Christophe de G.

Je décrochai le téléphone en gardant le regard fixé par la fenêtre, et la pluie qui tombait à Paris ce soir-là semblait également être un rappel, une évocation, comme une citation climatique de la nuit de la mort de Jean-Christophe de G. (même si, ce soir, il pleuvait beaucoup moins que lors de cette nuit de juin, quand un terrible orage avait soudain éclaté au-dessus de Paris, comme l'ultime coup de cymbales paroxystique qui avait mis fin à l'épisode caniculaire que nous avons connu). J'entendis alors la voix de Marie dans le téléphone, qui dit simplement « allo » et elle marqua un temps d'arrêt, ne parla pas tout de suite — j'entendais sa respiration, son silence —, Marie, irrésolue, hésitante, qui ne disait rien et finit par me demander si nous pouvions nous voir ce soir. J'aimerais te voir, me dit-elle d'une voix douce, j'ai quelque chose à te dire, et elle n'en dit pas plus, elle me fixa rendez-vous, une heure plus tard, dans un café de la place Saint-Sulpice.

Je demeurai encore un long moment à la fenêtre après avoir raccroché, ému, désorienté, intrigué par les rares paroles prononcées par Marie. Je réfléchissais au peu qu'elle m'avait dit, ce peu qui contenait pourtant l'énigmatique « j'ai quelque chose à te dire » d'autant plus déroutant qu'elle ne disait pas quoi — et je me suis naturellement tout de suite demandé ce que cela pouvait être, ce qu'elle avait à me dire. Ce vide qu'elle avait laissé dans la conversation — ce manque, cette absence — laissait place à toutes les hypothèses, de la plus banale à la plus tragique (une mort évidemment, puisque, chaque fois que Marie m'avait téléphoné à l'improviste, c'était pour m'annoncer la mort de quelqu'un, son père, deux étés plus tôt, et Jean-Christophe de G., en juin dernier), et permettait toutes les conjectures, sans que rien ne permît d'en étayer aucune.

Je quittai le deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas et marchai dans Paris sous la pluie jusqu'à la station de métro Etienne-Marcel pour me rendre au rendez-vous. Arrivé à destination, débouchant des escaliers du métro, je m'engageai dans la

rue du Vieux Colombier et rejoignis la place Saint-Sulpice en longeant les vitrines des magasins de mode dont les vitrines se devinaient dans la pénombre. Je pressais le pas sous l'averse. Un taxi passait de temps à autre dans le quartier, dans de molles éclaboussures de pluie. Paris était désert ce soir. Il n'était pas très tard, un peu plus de neuf heures et demie, mais il n'y avait presque personne dans les rues. La place Saint-Sulpice semblait inanimée, la façade de l'église silencieuse, drapée dans ses bâches grisâtres, recouverte d'immémoriaux échafaudages. Il régnait une ambiance automnale sur Paris cette nuit, les branches dénudées des arbres se tordaient mollement sous d'épisodiques rafales de vent, quelques feuilles mortes en mouvement s'éloignaient sur la chaussée, tandis que d'autres, aplaties, tordues, écrasées, jonchaient le sol de la place entre les bancs vides. Le café où nous avons rendez-vous était pratiquement le seul bâtiment éclairé de la place, et on apercevait ses lumières dorées derrière les vitres de la terrasse, qui donnaient à l'avant salle du café des allures de passerelle de commandement d'un navire immobile dans la nuit.

Je poussai porte du café de la Mairie (à une lettre près, en élidant le i, ce n'était pas le café de la Mairie, c'était le café de Marie), et j'allai m'asseoir près de la fenêtre dans la terrasse couverte presque vide. Marie n'était pas encore là, j'étais très en avance. Nous n'étions que quatre ou cinq clients disséminés dans le café. Dehors, sur le trottoir, un empilement de tables et de chaises en osier cadennassées par des chaînes prenaient la pluie sous une bâche transparente. Les vitres étaient couvertes d'une fine buée, et il y avait de multiples traces de pas mouillées et d'humidité par terre. J'observais la place Saint-Sulpice à travers le carreau, et, chaque fois qu'un bus s'arrêtait devant le café, je ne pouvais m'empêcher de chercher Marie du regard à l'intérieur, j'observais les gens qui descendaient et se dispersaient dans les rues avoisinantes, et puis je voyais le bus repartir et s'éloigner lentement sous la pluie, toutes vitres allumées, vers la Seine ou les Invalides. J'avais tellement anticipé la manière dont Marie arriverait ce soir, dont je la verrais apparaître au loin, silhouette attendrissante reconnaissable entre toutes, débouchant à pied dans la nuit au coin de la rue du Vieux-Colombier, ou traversant la place Saint-Sulpice à découvert, en lambinant encore un peu à son rythme le long de la fontaine, avant de se rendre compte brusquement qu'elle était en retard, et de se mettre alors à courir précipitamment pour traverser la rue, manquant se faire écraser en s'élançant vers le café en laissant un crissement de freins désespéré dans son sillage. Je l'avais imaginé aussi, plus calmement, se faire déposer simplement par un taxi devant le café, j'avais même envisagé qu'elle pût me prendre à revers par la rue des Cannelles et déboucher dans mon dos pour me faire la surprise. J'avais, je crois, imaginé tous les scénarios possibles, et pourtant je savais qu'elle déjouerait quand même toutes mes attentes, elle le faisait systématiquement, et avec un parfait naturel, sans chercher le moins du monde à me désarçonner.

Lorsque je vis un taxi, une Mercedes blanche, se garer lentement devant le café de la Mairie, je sus immédiatement que Marie se trouvait à l'intérieur. Je cherchai vainement à distinguer ses traits à travers les vitres sombres de la voiture tandis qu'elle payait la course au chauffeur mais je n'y parvins pas, et je ne la reconnus pas immédiatement lorsque la portière s'ouvrit le long du trottoir, j'eus même un instant de doute lorsque je la vis sortir du taxi. J'avais évidemment reconnu sa silhouette, je savais que c'était elle, mais elle n'avait rien de ses flamboyances habituelles, de ses

excentricités et de ses extravagances, c'était une Marie profil bas qui arrivait, comme une version atténuée d'elle-même. Elle poussa la porte vitrée du café, me chercha du regard et me sourit timidement à distance quand elle m'aperçut dans la salle. Elle vint me rejoindre, me fit la bise sans ôter le moindre des innombrables vêtements qui l'emmailotait de la tête aux pieds, puis, lentement, elle commença à se défaire de son écharpe et ôta ses gants, retira son bonnet à pompon qu'elle égoutta des deux ou trois gouttelettes que la pluie avait finement laissé à sa surface. Elle ne retira pas son long manteau, laissant la ceinture pendouiller sur le sol, et prit place à côté de moi sur une chaise en osier, face à la fenêtre qui donnait sur la place Saint-Sulpice. Elle me sourit de nouveau et frissonna, s'entoura un instant les bras avec les mains pour se réchauffer, elle semblait frigorifiée. Sous son manteau, qu'elle avait simplement entrouvert, se devinait encore un gros pull-over noir en laine à col roulé et elle portait un ample pantalon, également noir, avec des petites bottines en cuir à multiples lacets. Cela ne faisait que deux mois que je n'avais pas vu Marie, mais je la trouvais changée. Peut-être parce que mes sentiments à son égard avaient également évolué depuis l'été, je l'observais maintenant d'une façon plus neutre, je la détaillais avec un regard plus pénétrant, moins immédiatement conquis. Elle semblait fatiguée, elle n'avait plus ce hâle d'été qui donnait à sa peau une merveilleuse carnation abricot. Elle n'était pas maquillée, et son bronzage avait disparu et avait laissé place à un teint pâle. Ses yeux étaient petits, ternes, endoloris, comme fragilisés par les clartés trop vives de la salle du café. Et, oserais-je le dire — mais non, je n'en dis rien naturellement, je m'abstins d'une telle lèse-majesté comme entrée en matière —, je trouvais qu'elle avait légèrement grossi, ou plutôt, pour atténuer la rigueur du coup-bas, de l'affront, de l'insinuation assassine, si ce n'est grossi, épaissi (je m'enfonçais, là, peut-être). Je trouvais, disons, que son visage, ce soir, avait quelque chose de celui que je lui connaissais au réveil, quand elle émergeait lentement d'une longue nuit, son doux visage ensommeillé, encore tiède, presque chaud, avec les joues légèrement empâtées et les pommettes onctueusement bouffies, ce qui la rendait peut-être moins jolie mais plus attendrissante.

A la voir ainsi fatiguée, les traits tirés, comme fanée sur sa chaise en osier, il était difficile d'imaginer que c'était elle qui m'avait donné rendez-vous ce soir. On aurait plutôt imaginé que c'était moi qui, par quelque coup de téléphone impromptu, l'avais obligée à sortir de chez elle à l'improviste, tirée du lit ou forcée de mauvaise grâce à quitter le grand canapé du salon de la rue La Vrillière, où elle devait se prélasser en feuilletant quelque magazine de mode, un châle sur les genoux, recroquevillée en chaussettes et vieux tee-shirt grisouille, et que, surprise par mon coup de téléphone, elle avait dû interrompre à contre-cœur sa soirée pour venir me retrouver, passer rapidement des chaussures et enfiler le premier manteau venu par-dessus les vêtements amples et confortables qu'elle portait quand je l'avais dérangée. Manifestement, elle n'avait fait aucun effort pour se préparer à notre rendez-vous. Elle s'était à peine recoiffée avant de sortir, et il était probable qu'en fin d'après-midi, elle ignorait encore que nous nous verrions ce soir.

Un des serveurs se présenta alors à notre table. Je commandai une nouvelle bière et Marie hésita, elle hésita longtemps, le visage levé vers le serveur, sur le point de répondre mais différant sans cesse sa décision, et le serveur restait suspendu à ses

lèvres. Je savais très bien que, derrière la brume de son regard endormi, Marie ne pouvait hésiter qu'entre deux boissons, de l'eau ou du champagne — de l'eau à température ambiante, sans glaçons et sans rondelle de citron, ou du champagne, frappé, dans une coupe de préférence (mais une flûte ferait aussi bien l'affaire, elle n'était pas difficile). Vous avez des tisanes ? finit-elle par demander. Le garçon acquiesça et énuméra les saveurs disponibles — camomille, tilleul, menthe, verveine — et Marie lui demanda si elles étaient fraîches (je dis que oui, sûrement, qu'ils devaient les faire pousser dans le petit jardin de la mairie). Non, dit le serveur, ce sont des sachets. Je vais prendre de l'eau, dit Marie, un quart Vittel. Evian, dit le garçon. Evian, dit Marie, avec quelques chips, si c'est possible, ajouta-t-elle tandis que le serveur s'éloignait.

La discussion avec le serveur avait un peu réveillé Marie, comme un premier ébrouement, un rapide échauffement, on voyait qu'elle commençait à reprendre du poil de la bête et elle se redressa un peu sur sa chaise en attendant les chips. Lorsque le serveur revint avec les consommations, disposant les verres sur le guéridon et déposant une coupelle de chips sur la table, le regard de Marie se posa avec tendresse sur la coupelle de chips, et, pour la première fois, alors, depuis son arrivée, je vis passer dans ses yeux quelque chose de rêveur, qui s'apparentait à de l'affection. Elle attaqua une chips, distraitement, qu'elle picora entre les doigts, et les finit toutes en moins de deux. Elle redemanda des chips au serveur et le serveur n'était pas encore reparti que Marie lui demanda s'il était possible d'avoir également quelques olives, avec les chips. Et, quand le serveur revint déposer deux coupelles d'olives et de chips sur notre guéridon, Marie, qui, jusque-là, m'avait paru encore un peu en-deçà d'elle-même, un peu alanguie, encore émoussée sur sa chaise en osier, retrouva toutes ses facultés et nous sortit le grand jeu. Marie redevint Marie. Remerciant le serveur pour les olives, elle le retint par le bras et lui demanda avec beaucoup de grâce et de naïveté charmante, dans un sourire désarmant, complice, irrésistible, qui semblait dire qu'elle était consciente qu'elle exagérait peut-être un peu, mais qu'on ne se refait pas, s'il ne serait pas possible d'en avoir plutôt des noires, des olives noires.

Marie prit son verre sur le guéridon et but une gorgée d'eau, très petite, du bout des lèvres, avec réticence, pensive. Elle leva les yeux vers moi, sembla vouloir dire quelque chose mais se tut, se remit à réfléchir, profondément absorbée par ses pensées. Elle but une deuxième gorgée d'eau, toujours aussi lentement, en regardant fixement la place Saint-Sulpice dehors sous la pluie et me dit que Maurizio était mort, le gardien de la propriété de son père à l'île d'Elbe, son fils l'avait appelée ce soir pour la prévenir.

Elle se tourna vers moi et me regarda avec gravité, longuement, ajoutant que ce serait bien que nous allions à l'enterrement. Elle avait dit « nous », que « nous » allions à l'enterrement. Je la regardai — ainsi, c'était ça qu'elle avait à me dire —, et elle ne dit plus rien, elle se remit à regarder la pluie tomber dehors sur la place Saint-Sulpice. C'était donc encore une fois pour m'apprendre la mort de quelqu'un que Marie m'avait appelé (en fait, elle ne faisait appel à moi qu'en cas de décès). Pourtant, j'étais touché malgré tout, et même ému, au-delà de la tristesse que j'éprouvais d'avoir appris la mort de Maurizio, de constater qu'à chaque moment

important de sa vie, quand quelque chose de grave arrivait à Marie, c'était toujours vers moi qu'elle se tournait. J'aurais sans doute été encore plus agacé d'apprendre qu'elle s'était rendue aux obsèques de Maurizio à l'île d'Elbe sans m'avoir averti.

Marie continuait de regarder en silence la place Saint-Sulpice, et je m'absentai un instant aux toilettes. Les toilettes se trouvaient au fond du café, il fallait longer le bar et traverser une arrière-salle pour s'y rendre. Lorsque je regagnai la terrasse, Marie n'était plus là, elle avait disparu. Je marquai un temps d'arrêt à la hauteur du comptoir quand je me rendis compte qu'elle n'était plus là. Notre table était vide, avec les restes de consommations, la bière que j'avais commandée et son verre d'Evian, les coupelles de chips et d'olive vides. Son absence était là, patente, visible, évidente, immédiatement massive. Je la cherchai des yeux, j'inspectai du regard les alentours, peut-être avait-elle changé de table, peut-être s'était-elle levée pour aller prendre un journal au bar, je regardais les autres tables, mais elle n'était pas là, je ne la trouvais nulle part. Je jetai un rapide regard au patron et aux deux serveurs derrière le comptoir qui ne semblaient rien avoir remarqué de particulier, mais j'évitai de les interroger, je ne leur demandai rien, mon regard se posa à nouveau sur notre table abandonnée, où les verres et les coupelles vides témoignaient de son absence.

Et c'est alors que je la vis, je l'aperçus à travers la vitre, elle était assise dehors sur une banquette en osier, le dos collé à la vitrine, qui fumait une cigarette dans la nuit, immobile, dans le vent et la pluie. Elle était là, dehors, au seuil de la Place Saint-Sulpice illuminée dans la nuit qu'elle observait fixement sa cigarette à la main, le bras légèrement relevé, le poignet cassé, de la fumée s'élevait très lentement dans les airs en volutes hésitantes, et j'apercevais le bout rouge incandescent de l'extrémité de sa cigarette qui s'intensifiait chaque fois qu'elle tirait une bouffée. Je voyais sa chevelure de dos, ses cheveux emmêlés dans le vent et la pluie qui tombait sans discontinuer devant elle, des gouttelettes à l'occasion éclaboussaient son visage, et son long manteau était déjà trempé ainsi que son écharpe qu'elle avait renouée autour de son cou pour aller fumer une cigarette dehors. Il n'y avait personne dans le quartier ce soir-là, la pluie avait retenu les gens chez eux, il n'y avait que nous sur cette place abandonnée qui s'étendait par-delà la ligne des arbres, moi dans cette espèce de passerelle de commandement illuminée qui donnait sur l'horizon enténébré, et elle dehors, en figure de proue, devant l'océan invisible.

La place Saint-Sulpice était mouillée de pluie, son revêtement ondoyait sous la lumière des réverbères, et des points de lumière brillaient ici et là dans la nuit maritime. Au centre de la place, l'eau tombait en cascade le long des bassins à débordement de la fontaine Visconti, l'eau transparente, blanche, mobile, tourbillonnante, éclairée par des faisceaux de projecteurs blancs, qui dégingolait les niveaux et bouillonnait dans le dernier bassin dans laquelle la pluie continuait de tomber, mêlant l'eau à l'eau, et continuant d'accueillir les écoulements continus des vasques de la fontaine, tandis que les silhouettes massive des tours de Saint-Sulpice dressaient leurs profils mordorés en surplomb de la place. Je regardais Marie devant moi, dont j'apercevais fugitivement les traits quand elle esquissait un mouvement. Elle continuait de regarder fixement devant elle, une cigarette à la main, silhouette de dos, en manteau sous la pluie, incarnation de la mélancolie, Marie, océanique, qui semblait exhaler des effluves de douceur et de spleen dans les vapeurs humides de

la fumée de sa cigarette. Je regardais Marie — elle était déchirante, cette nuit, sous la pluie —, je regardais sa silhouette de dos à travers la vitre du café et je compris alors, à ce moment-là, j'en eus la certitude, en un éclair, que ce n'était pas ça, la chose que Marie avait à me dire ce soir — la mort de Maurizio et sa proposition de l'accompagner à l'île d'Elbe pour l'enterrement —, mais que ce qu'elle avait à me dire, elle ne me l'avait pas encore dit, et qu'elle ne me le dirait pas ce soir, mais seulement trois jours plus tard à l'île d'Elbe.

Et quand, plus tard, je repenserais à cet instant, il se vérifierait que je ne m'étais pas trompé.

FRAGMENT détail (à replacer)

Jusqu'à présent, quand elle travaillait sur une collection, Marie avait toujours refusé ce qu'elle ne contrôlait pas — le hasard, l'involontaire, l'inconscient, le fortuit. Dans son travail, elle s'était toujours attachée à ce qu'elle pouvait contrôler, les détails les plus infimes, si infimes qu'il n'y a même pas de nom pour les nommer, trop infinitésimaux pour être formulés, ces détails de détail que, dans l'atelier de création, d'un oeil expert, elle repérait d'instinct sur une robe en préparation, et qu'elle corrigeait immédiatement, annotait d'une ligne d'épingles, qu'elle amendait, à genoux, à coups de retouches indécélables, tissus plissés, pincés entre ses doigts, piochant les aiguilles sur le coussinet de la pelote à épingles qu'elle portait en brassard, éliminant les défauts et réglant les problèmes à mesure, échenillant sans fin, de nouvelles imperfections apparaissant à la lumière des dernières corrections effectuées, et ainsi de suite, à l'infini. Car, ce que Marie recherchait, c'était la perfection, l'excellence, l'harmonie, une certaine adéquation de la forme et du tissu, la fusion de l'oeil et de la main, du geste et du monde. La perfection, mirage illusoire, qui s'éloigne comme l'horizon et qu'on poursuit en vain, toujours inaccessible, la distance qui nous en sépare restant désespérément stable, même si les repères au sol, les repères fixes, nous indiquent que des progrès ont été accomplis et que du chemin a été parcouru depuis les premières ébauches préparatoires, quand la robe à venir n'était encore qu'un mirage en formation dans les limbes vaporeuses de l'esprit. Mais, dans sa quête infinie de la perfection, Marie n'avait encore jamais envisagé de travailler consciemment sur ce qui lui échappait. Non, elle voulait toujours tout contrôler — tout, le concept et les détails —, sans voir que ce qui lui échappait, ou ce qu'elle ratait, était peut-être ce qu'il y avait de plus précieux dans son travail. Le défilé du *Spiral*, et sa conclusion inattendue, brutale et dramatique (même si, à l'arrivée, il y eut plus de peur que de mal, le mannequin s'étant remis de ses blessures après quelques jours d'hospitalisation à Tokyo), lui firent prendre conscience que, dans cette dualité inhérente à la création — ce qu'on contrôle, ce qui échappe —, c'est aussi sur ce qui échappe qu'on peut agir, et elle se fixa alors, pour l'avenir, cette consigne vertigineuse : laisser échapper davantage, viser le hasard, l'accident, l'imprévisible.